Dominique Scarfone

# LES PULSIONS

Ce livre est paru en 2004 aux Presses Universitaires de France, dans la collection « Que sais-je ? ».
J'en ai récupéré les droits d'auteur.

La pagination peut varier légèrement par rapport à la publication originale.

# LES PULSIONS

DOMINIQUE SCARFONE

Psychanalyste
Membre de la Société et de l'Institut psychanalytique de Montréal (Société et Institut canadiens de psychanalyse), Professeur au Département de psychologie de l'Université de Montréal.

Du même auteur :
*Jean Laplanche,* Paris, PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1997
*Oublier Freud ? Mémoire pour la psychanalyse.* Montréal, Boréal, 1999.

**Liste des abréviations concernant les références les plus fréquentes à l'œuvre de Freud :**

APP Au-delà du principe de plaisir (1919), *Œuvres complètes- Psychanalyse (OCFP),* vol. XV.

IP Leçons d'introduction à la psychanalyse (1915-1917), *OCFP,* vol. XIV.

IR L'Interprétation du rêve (1900, avec de nombreux ajouts au cours des éditions consécutives), *OCFP,* vol. IV.

LF The complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904, Edited by Jeffrey Moussaieff Masson, Harvard University Press, 1985.

MC Le moi et le ça (1923), *OCFP,* vol. XVI.

PDP Pulsions et destins de pulsions (1915), *OCFP,* vol. XIII, Paris, PUF.

TE Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905 avec de nombreux ajouts au cours des éditions consécutives) Paris, Gallimard, « Folio », 1987.

L'auteur tient à souligner l'apport inestimable du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (PUF, 1967) durant la recherche préalable et tout au long de l'écriture de cet ouvrage.

## Introduction

De tout temps les humains ont cherché à comprendre les motifs de leurs conduites, de leurs décisions ; mais alors même que le mot « décision » semble connoter la délibération souveraine d'un sujet en pleine possession de ses moyens, l'origine étymologique de « décider » (*cædere*, couper) l'inscrit du côté de la césure (*cæsura*), d'une discontinuité de l'être, voire de son incohérence. Cette pause dans le sentiment même de soi s'éprouve comme une perte dont on demande la cause. Dieux multiples, *daïmon*, destin, ont longtemps servi à expliquer la force qui s'empare d'un être et le pousse à faire ou dire ceci ou cela. La possession ou, plus sobrement, la « suggestion du malin » ont jadis été des formes dominantes d'explication des conduites, surtout celles apparaissant irrationnelles ou déviantes par rapport à une norme sociale ou religieuse. Mais cela pouvait concerner tout aussi bien des actes admirables, des exploits bénéfiques. Dieu ou diable, donc, peu importe : il y a quand même *irruption* ; quelque chose fait saillie sur un fond quotidien à propos duquel on s'interroge d'habitude beaucoup moins. La césure est donc déjà inhérente au besoin qu'on a d'établir une cause en dehors de soi : « Il n'était plus lui-même, qu'est-ce qui l'a pris tout à coup ? » Cette *prise* par une force qui ne se conçoit qu'étrangère nous force à essayer d'imaginer ce que peut être ce « ça » du « C'était plus fort que moi ». Un « ça » qui, dès avant Freud, vient spontanément aux lèvres, bien qu'enveloppé de mystère ; une chose impersonnelle qui a le pouvoir d'infléchir,

voire d'interrompre la continuité psychique. L'idée de *pulsion* est sans doute ce qui, au cours du XXe Siècle et jusqu'à nos jours, a le plus servi à penser cette chose.

Dans l'œuvre de Freud également, comme nous le verrons, « pulsion » (le *Trieb* allemand, dérivé du verbe *treiben,* pousser) est un concept de l'ordre de la césure ou de la *démarcation,* en même temps qu'il est destiné à faire la jonction entre les domaines somatique et psychique. Freud en fera un des concepts fondamentaux de la psychanalyse alors même qu'il en soulignera constamment la difficulté. La notion de pulsion aura des effets en cascade sur le reste de la conceptualité psychanalytique, puisque c'est autour des pulsions que s'opèreront les révisions parmi les plus marquantes, tant au sein de l'œuvre freudienne elle-même que dans le mouvement psychanalytique qui a hérité d'elle.

L'idée générale de pulsion avait fait son entrée dans la langue allemande, puis dans la littérature et dans la pensée philosophique, bien avant que Freud ne commence à s'en servir en 1905, année de la publication des *Trois essais sur la théorie sexuelle*[1]. Pas plus qu'il n'avait découvert l'inconscient, Freud n'a donc pas inventé, mais emprunté la notion de pulsion. Le mot *Trieb,* d'usage courant en langue allemande, désignait dès le XVIIIe Siècle une tendance, une inclination de l'humain. Tout comme pour l'inconscient, c'est des Romantiques allemands

---

[1] TE, p. 37 (voir la liste des abréviations en p. 2).

que Freud a probablement hérité du terme[2], et dans les deux cas Freud « remplira » et articulera l'idée préexistante de manière à en faire l'objet d'une conceptualisation rigoureuse et originale. Le concept de pulsion constituera en fait le socle de la *métapsychologie,* c'est-à-dire une psychologie axée sur l'inconscient plutôt que sur la conscience. Or, la métapsychologie prend progressivement forme à la faveur d'une mutation notable — autre césure — dans l'élaboration théorique de Freud, mutation qui s'effectue au tournant du XXe Siècle, lorsque, concernant l'étiologie des névroses et la constitution de l'inconscient, la piste traumatique est plus ou moins reléguée au second plan.

En remplissant de contenu l'idée de pulsion dans le cadre d'un ensemble métapsychologique, Freud effectuera du même coup une avancée plus précise dans la théorie du refoulement et de l'inconscient de même qu'en psychopathologie. Pour bien en saisir la signification, il faut d'abord déterminer quelle place la pulsion vient occuper dans l'édifice théorique freudien, à quoi elle supplée et quelle nouveauté elle introduit. Il faut ensuite examiner les effets heuristiques de ce concept dans l'évolution ultérieure de la métapsychologie, puis noter l'approfondissement en retour du concept de pulsion, du fait de la démarche épistémologique précise suivie par Freud à son propos. Nous verrons qu'avec l'introduction, autour de 1920, des pulsions de vie et de mort, Freud fera plus que remplacer une

---

[2] Madeleine Vermorel, The Drive (Trieb) from Goethe to Freud, *International Review of Psychoanalysis,* 17, 249, 1990.

catégorie de pulsions par une autre. Ce nouveau « tournant » marquera en fait un changement radical qui ne biffera pourtant pas la référence aux pulsions de la première période. La double entrée ainsi rendue possible dans le champ théorique des pulsions laissera aux héritiers de Freud la tâche d'en clarifier les enjeux : il en résultera un débat des plus vifs qui est loin d'être terminé aujourd'hui, mais qui peut être aussi une ouverture vers des élaborations nouvelles.

**Brève histoire d'un terme**

Il vaut la peine de considérer, même schématiquement, l'aire sémantique dans laquelle évolue le mot *Trieb* afin d'en goûter des nuances qu'une définition opérationnelle pourrait occulter. *Trieb* est un terme très riche. Madeleine Vermorel, dans l'article déjà cité, rapporte que, dans le dictionnaire de 1854 des frères Grimm — auteurs des contes bien connus, mais aussi grands philologues de la langue allemande —, le mot *Trieb* occupe pas moins de 18 colonnes bien serrées. Le mot peut en effet signifier bien des choses : instinct, penchant, tendance, mais aussi, par extension, un troupeau ; en botanique, une pousse ou un rejeton. Le composé *Triebkraft,* un terme employé par Freud avant de s'arrêter au *Trieb,* signifie force motrice, alors que *Triebstoff,* c'est du carburant et *Triebwerk*, un rouage, *Triebfeder,* un ressort, *Triebsand,* du sable mouvant. Le mot entre aussi dans des termes composés d'horlogerie pour signifier un pignon, un pivot. Le verbe *treiben,* dont dérive *Trieb*, peut être transitif et signifier: pousser, chasser devant soi,

conduire, mais aussi « s'occuper de », « se livrer à », enfoncer, emboutir, actionner, faire pousser (une plante). Intransitif, il signifie « aller à la dérive », flotter, pousser (au sens végétal), fermenter. Le substantif *Treiben* indique autant une occupation, une activité, que l'agitation de la rue, des menées, des manigances ou une battue de chasse. On voit ainsi les idées de mouvement, de croissance (végétale), de force, d'énergie, constamment convoquées autour du *Trieb*.

En 1905, Freud emprunte donc le mot *Trieb* à la langue courante, mais on ne s'étonnera pas d'apprendre que le terme, associé à l'idée de force de la nature qui fait pousser les plantes et se développer les facultés humaines, ramène à Goethe, le poète et biologiste, son auteur vénéré. C'est un fait que, dès la première ligne des *Trois essais,* Freud situe le *Trieb* dans le champ de la biologie, comme si cette acception était courante et allait de soi. L'attribution du *Trieb* au champ de la biologie peut cependant créer une fausse impression. En effet, le mot et le concept de *Trieb* avaient eu, dès la fin du XVIIIe Siècle, une belle carrière dans le champ de la philosophie morale.

Traduisant et englobant dans un mot de la langue vernaculaire des termes latins comme *appetitus, nisus, impetus, conatus, instinctus ou prima naturalia,* le mot *Trieb,* marquait, dans l'aire germanique de la philosophie du Siècle des Lumières, une certaine innovation conceptuelle[3] qui

---

[3] Stefanie Buchenau, *Trieb, Antrieb, Triebfeder* dans la philosophie morale prékantienne, *Revue germanique internationale,* 18, 2002, p. 12.

ne restera pas sans échos — conscients ou inopinés, on ne sait — dans la conceptualité freudienne. Le mot désignait chez Thomasius un état de la volonté, un des mouvements fondamentaux de l'âme : « tendance psychosomatique, […] propriété spécifiquement humaine et irréductible à la raison ». Il désignait également, selon Baumgarten, disciple de Wolff, un « ressort » (*Triebfeder*), une cause motrice comparable à une force mécanique. Dans la perspective du développement psychanalytique ultérieur, Wolff est particulièrement intéressant en ce que, pour lui — d'accord avec Leibniz et Locke —, nous ne sommes pas mus par la seule promesse d'un plaisir, mais poussés vers l'objet par le plaisir des « connaissances vives » elles-mêmes, c'est-à-dire « par un plaisir réel déclenché par un certain type de représentations », ce que Leibniz appelle « petites perceptions » ou « impulsions »[4]. Difficile de ne pas y voir des précurseurs des conceptions freudiennes quant au pouvoir des représentations internes sur les conduites humaines, d'autant plus que son disciple Baumgarten posera l'existence de représentations obscures qui, lorsqu'elles atteignent une intensité suffisante constituent une pulsion aveugle (*blinder Trieb*). Crusius, de son côté, conçoit le *Trieb* comme « une volition qui persiste dans la durée, même sans un dessein[5] », en quoi nous pourrions entendre un motif inconscient au sens radical, c'est-à-dire : une

---

[4] *Op. cit.,* passim.

[5] Cité par Buchenau, *Op. cit.,* p. 22.

poussée non encore mise en forme, non encore transférée sur une représentation capable de devenir consciente, chez un sujet qui est néanmoins mu durablement par cette obscure volition. Or, chez Freud, la « pression constante » sera un attribut essentiel de la pulsion. Pour Fichte, le *Trieb* est une tendance caractérisée par l'intériorité, la fixité et la durabilité et finalement par une causalité puisée à l'extérieur d'elle même. Cette motivation ne devient consciente que par rapport à un effort contraire, en tant que « manifestation d'un non-pouvoir dans le Moi[6] ». Nous voyons donc se dessiner, longtemps avant Freud, une nébuleuse conceptuelle autour du terme de *Trieb,* une série de considérations philosophiques invoquant un moteur du comportement humain, en tant que tendance ou penchant.

L'acception sexuelle de *Trieb* semble avoir été courante au moins 10 ans avant que Freud ne publie les *Trois essais sur la théorie sexuelle.* Dès 1895, en effet, Freud avait publié une recension, intitulée « La pulsion sexuée », à propos d'un ouvrage du gynécologue Hegar[7]. Dans cette note, la « pulsion sexuée », bien que qualifiée de « besoin naturel », y est déjà vue par Freud comme indépendante de la procréation, et donc de l'idée d'instinct adapté à une fin préétablie.

---

[6] Cité par Ludwig Siep, La systématique de l'esprit pratique chez Wolff, Kant, Fichte et Hegel, *Revue germanique internationale, Op. cit.,* p. 111.

[7] OCFP, III, p. 93-96.

Au début du XXe Siècle, Freud se plaindra toutefois de ce qu'on en soit venu à invoquer une pulsion différente pour chaque penchant humain décelable : pulsion d'alimentation, pulsion de jeu, pulsion de sociabilité, pulsion de destruction etc. Cette multiplication des pulsions lui apparaît très peu rigoureuse, et l'un de ses objectifs sera de systématiser, de regrouper les pulsions, en procédant à une « décomposition plus avancée dans la direction des sources pulsionnelles, de sorte que seules les pulsions originaires non décomposables plus avant peuvent prétendre avoir une significativité[8] ».
Le mot français « pulsion », pour sa part, n'était plus en usage depuis plus d'un siècle lorsque les traducteurs de Freud l'ont réintroduit dans la langue contemporaine. Avant de tomber en désuétude, ce terme avait signifié, au XVIIIe Siècle, chez Gassendi par exemple, la poussée au sein du couple pulsion-attraction[9]. Chose pour nous plus intéressante encore, le terme dénotait aussi la propagation du mouvement dans un milieu liquide et élastique[10]. Sa réapparition dans le contexte psychanalytique allait lui redonner, près de deux siècles plus tard, une

---

[8] S. Freud, PDP, p.171.

[9] F. Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1684. (Repéré dans la base de données Frantext du Projet ARTFL de l'Université de Chicago.)

[10] *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française,* voix : pulsion.

nouvelle vitalité. Avec les mots « complexe » et « refoulé », « pulsion » allait passer dans le langage courant, son usage, même approximatif, reflétant la pénétration des idées de Freud dans la culture, succès qui se paie en retour d'un usage souvent approximatif du terme. Le flottement conceptuel se retrouve d'ailleurs parmi les psychanalystes eux-mêmes qui, lorsqu'ils ne rejettent pas carrément la notion de pulsion, ne s'accordent pas sur le sens et le statut précis de ce terme. « Concept de démarcation entre le psychique et le somatique », la pulsion est ainsi devenue un critère de démarcation entre différents courants psychanalytiques. Elle est, en ce sens, également un indice important de la vitalité du débat en psychanalyse.

# PREMIÈRE PARTIE : L'ENTRÉE EN SCÈNE DES PULSIONS DANS LA THÉORIE DE FREUD

## Chapitre I
## La place de la pulsion

Quand Freud publie les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, où apparaît pour la première fois le concept de pulsion, sa recherche vient de traverser, de 1895 à 1905, une décennie mouvementée autant qu'exaltante, repérable à travers ses publications, dont certaines sont capitales : les *Études sur l'Hystérie* (en collaboration avec Breuer), les articles « Les névropsychoses de défense » et « Nouvelles remarques sur les névropsychoses de défense », « Sur l'étiologie de l'hystérie », « Sur le mécanisme psychique de l'oubli » et « Les souvenirs de couverture[1] ». Au tournant du siècle paraît la pièce maîtresse, *L'Interprétation des rêves,* toujours restée, aux yeux de Freud comme de l'avis général, son plus grand chef-d'œuvre. Mais on mesure mieux le tumulte théorique et personnel de cette décennie en consultant sa correspondance avec Wilhelm Fliess[2], un oto-rhino-laryngologiste de Berlin rencontré en 1887, vite devenu son plus cher ami et confident. Cette correspondance nous montre

---

[1] S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie,* PUF, 1956. Tous les autres textes mentionnés sont dans le vol. III des OCFP.

[2] Correspondance publiée seulement en partie dans *La naissance de la psychanalyse,* Paris, PUF, 1956. Pour la correspondance complète, en attendant une prochaine parution de la traduction française, il faut consulter l'édition américaine, ci après LF.

combien le travail intellectuel intense de Freud était porté par le transfert non moins intense qui le liait à Fliess. Dans cet échange épistolaire étalé sur 17 années, Freud formule les hypothèses les plus hardies, dont plusieurs seront reprises, telles quelles ou modifiées, dans ses publications.

La relation épistolaire avec Fliess cessera complètement en juillet 1904, alors que la rédaction des *Trois essais* est en cours. Le rapport entre les deux hommes était déjà mal en point en 1900-1901, c'est-à-dire peu après la publication par Freud de *L'Interprétation des rêves,* mais en 1904 il prend les allures d'une querelle ouverte au sujet de la propriété intellectuelle de la notion de bisexualité. Que cette amitié ait pris fin peu avant la parution des *Trois essais* paraît significatif : au cours de la relation intense entre Fliess et Freud, celui-ci en était venu à assigner à son ami le soin de s'occuper de « la biologie », tandis qu'il se réservait « la psychologie »[3]. À l'automne 1895, dans un moment d'intense inspiration, Freud écrit presque d'un jet une *Esquisse d'une psychologie scientifique*[4], par laquelle il s'était senti entièrement habité depuis de longs mois. Cette « psychologie à l'usage des neurologues » était fortement marquée par le « physicalisme », c'est-à-dire une position de principe qui consistait à ramener la psychologie sous l'égide des sciences naturelles, d'après le

---

[3] André Green a souligné cette idée de division du travail dans *Les chaînes d'Éros,* Odile Jacob, 1997, p. 107.

[4] NP, p. 307-396.

modèle de la physique newtonienne. Mais en tant que « psychologie », la contribution personnelle de Freud devait s'inscrire dans un ensemble psychobiologique plus vaste, dont l'apport biologique devait venir surtout de Fliess. Celui-ci croyait avoir identifié de grands principes régissant le vivant et avait développé, entre autres, une théorie des «biorythmes » incluant des « périodes » féminines et masculines, de 28 et 23 jours respectivement, à partir desquelles il estimait possible de faire des prédictions en termes de santé, maladie, productivité intellectuelle et longévité. Freud qui, pour sa part, se plaignait de ne travailler que sur un objet obscur et incompréhensible pour ses contemporains, se montre dans ses lettres d'une admiration sans bornes pour les idées de Fliess. La rupture avec ce dernier semble donc l'avoir contraint à prendre à son seul compte les aspects tant biologique que psychologique de sa recherche. Le concept de « pulsion » qui apparaîtra au lendemain de la rupture définitive avec Fliess, arrive, dans ce sens, fort à propos.

Gardons-nous cependant de considérer l'idée de pulsion comme un simple surgissement en réaction à la fin du rapport à Fliess. Dans la correspondance, encore amicale, qui a fait suite à la publication de *L'Interprétation des rêves,* Freud indique à plus d'un endroit combien il lui paraît nécessaire de développer une théorie adéquate de la sexualité afin de résoudre un certain nombre de problèmes théoriques, et il situe clairement ce développement

en liaison avec « l'organique »[5]. Début 1900, il a accumulé du matériel sur la théorie sexuelle et n'attend qu'une étincelle[6]. L'incendie s'appellera *Trois essais sur la théorie sexuelle.*

Malgré ce que leur titre peut suggérer, ces essais ne constituent pas un livre de sexologie. Freud y est toujours à la recherche de la « chose sexuelle » (distincte de la sexualité génitale adulte), en tant qu'elle s'impose au cours de l'investigation psychanalytique. Cette chose sexuelle a un rôle décisif à jouer : elle doit donner un fondement solide à sa théorisation entrée en crise depuis l'abandon de la « théorie de la séduction » (voir plus loin). Le sexuel de la séduction était en effet apporté de l'extérieur par l'adulte pervers, sorte de « premier moteur » lançant le psychisme de l'enfant séduit sur la trajectoire complexe qui allait le conduire jusqu'à la névrose. Quand ce moteur externe eut montré ses limites, la machinerie psychique qui, dans l'*Esquisse,* avait un instant semblé sur le point de « se mettre à fonctionner toute seule », avait désormais besoin d'une force motrice interne. Le concept de pulsion, avec son idée intrinsèque de force motrice, fut destiné à jouer ce rôle.

**La « chose sexuelle »**

Le facteur sexuel était présent depuis longtemps dans le paysage intellectuel de Freud. Lors de son

---

[5] Lettre du 11 octobre 1899, LF p. 379.

[6] Lettre du 26 janvier 1900, LF p. 397.

séjour à Paris en 1888, il avait entendu Charcot l'invoquer, en tant que « chose génitale », à propos de l'hystérie. Freud ne prétend d'ailleurs à aucune priorité de découverte en ce domaine et a toujours souligné que bien des auteurs avant lui ont pris en compte les facteurs sexuels dans l'étiologie des névroses. Cependant, le sexuel n'était encore qu'un élément parmi d'autres. Au cours des années 1890, durant la collaboration avec Breuer autour de l'hystérie, Freud s'est convaincu qu'il fallait dans tous les cas invoquer un traumatisme sexuel comme *cause spécifique* des « névropsychoses de défense », cette catégorie de névroses incluant l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa. Il avait là-dessus une théorie très élaborée, dont il s'explique d'ailleurs en détail dans une communication écrite directement en français en 1896, « L'hérédité et l'étiologie des névroses. » Ce texte, associé aux « Nouvelles remarques sur les névropsychoses de défense » et à « Sur l'étiologie de l'hystérie » constituent l'armature essentielle de ce qu'il est convenu d'identifier comme la « théorie de la séduction » dans la pensée de Freud de cette époque[7].

Ramenée à sa plus simple expression, la théorie de la séduction consiste à invoquer, comme facteur étiologique principal, un traumatisme sexuel effectif, survenu avant l'âge de huit à dix ans, et dû à l'intervention d'un adulte pervers ; mais ce pouvait tout aussi bien être l'œuvre d'un frère,

---

[7]OCFP, vol. III, aussi publiés in : *La première théorie des névroses*, PUF, « Quadrige », 1995.

d'une sœur, d'un camarade qui auraient été auparavant eux-mêmes initiés par un adulte. Cette description est cependant trop sommaire. En se concentrant ainsi sur la péripétie de l'acte séducteur, ce résumé fait peu de cas des nombreuses autres dimensions de la théorie. En effet, si elle inclut le *fait* de la séduction, la *théorie* de la séduction ne s'y réduit pas. Bien au contraire, la pensée de Freud à propos de l'hystérie et des autres névroses présuppose tout ce que le neurologue puis l'analyste avaient appris sur le fonctionnement psychique normal et sur les tableaux psychopathologiques. Une large place revient à la mémoire et au cours temporel diphasique du processus traumatique, tous deux faisant du *souvenir* l'élément pathogène dans les psychonévroses. En effet, le retour dans la mémoire de faits anciens qui furent d'abord sans conséquence formera l'attaquant interne contre lequel se défend le névrosé. L'effet pathogène du souvenir est rendu possible par la maturation sexuelle intervenue entre temps : le souvenir d'un fait sexuel est, caractéristiquement, de nature à pouvoir être amplifié dans ses effets ultérieurs par la survenue de la puberté. Dans la théorie de Freud, le nouvel assaut, venant de l'intérieur, mobilise une défense principale, le refoulement. S'amorce alors une lutte défensive dont l'issue pathologique sera l'éclosion de la névrose.

S'ajoutent à ce schéma général maintes observations très fines. Mentionnons l'importance des associations verbales ; la symbolique en jeu dans l'élaboration des symptômes ; l'économie qui régit ceux-ci. Considérons enfin que cette façon de

théoriser permet à Freud d'établir des distinctions nosographiques jusque là inconnues, ou alors amalgamées sous le terme général de « nervosité ». Ainsi, c'est Freud qui le premier distinguera entre neurasthénie et névrose d'angoisse, puis entre « névrose des obsessions » et hystérie. Mais ce n'est pas chez Freud simple passion de classifier : cette nosographie est *dynamique* en ce qu'elle suppose des mécanismes spécifiques sous-jacents ; elle est *pragmatique* en ce qu'elle indique l'à-propos d'instituer ou non un traitement psychanalytique, traitement que par ailleurs Freud est en train de progressivement mettre au point.

La théorie qui entoure l'idée de séduction traumatique n'est donc pas la simple attribution de la causalité à un événement pathogène. C'est toute une galaxie théorique qui est en mouvement, et de conception en conception, Freud est en train de dresser les piliers de la psychanalyse, avec notamment le concept de refoulement. Il n'est donc pas exact de prétendre, comme plusieurs le feront, que l'abandon de la « théorie de la séduction » a constitué le véritable acte de naissance de la psychanalyse. Reste que la remise en question par Freud de la fiabilité des récits de séduction recueillis auprès de ses patients constitue sans doute l'épisode le plus marquant de cette période et aura de profondes répercussions qui, rétrospectivement, nous paraissent conduire tout droit à la théorie des pulsions.

L'épisode en question survient au début de l'automne 1897 ; Freud fait part à Fliess d'un « grand secret » : il ne croit plus à cette théorie qu'il

appelait en privé sa *neurotica*[8]. Les raisons invoquées sont de plusieurs ordres et nous ne nous y attarderons pas[9]. Retenons qu'il s'agit pour Freud non pas de nier l'effet pathogène d'une séduction infantile effective, mais de ne plus tenir *le fait* pour une condition *nécessaire*. Séduction perverse ou séduction involontaire inhérente aux soins maternels, la réalité de la séduction en général n'est pas niée non plus, mais elle passe à l'arrière-plan. C'est comme si, au sein de cette théorie complexe, Freud déplaçait les projecteurs vers l'élaboration intrapsychique de l'attaquant interne, c'est-à-dire du « souvenir » pathogène, plutôt que se concentrer sur la « factualité » qui pouvait, ou non, avoir joué un rôle. La correspondance avec Fliess consécutive à l'abandon de la *neurotica* nous montre en effet Freud poursuivant toujours aussi fermement, auprès de ses patients, la recherche de « scènes » inconscientes dont la transposition en récit dans l'analyse devait les libérer de leurs symptômes. Une illustration, s'il n'en fallait qu'une, se retrouve dans l'exposé du cas *Dora* écrit au début de 1901 mais publié en 1905[10]. Les scènes évoquées, ne concerneront plus nécessairement pour Freud des

---

[8] Lettre du 21-IX-1897, LF p. 264.

[9] Voir Françoise Coblence, *Sigmund Freud 1886-1897,* PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 2000, p. 74-88, et la préface de Jacques André à *La première théorie des névroses, Op. cit.,* p. XIII-XVIII.

[10] S. Freud, Fragment d'une analyse d'hystérie, *Cinq psychanalyses,* PUF, 1970.

événements réels. Le *fantasme* vient de faire son entrée…en scène et avec lui la nécessité de trouver d'autres sources que l'intervention de l'adulte pervers. La sexualité infantile et la pulsion ont leur place toute prête.

Après 1897, le souvenir pathogène conservera son rôle dominant, mais de nouvelles recherches continueront de préparer le terrain à la nouvelle théorie. Alors même qu'il travaille à son livre sur les rêves, Freud s'attaque à l'étude du fonctionnement de la mémoire, suivant une méthode analogue à celle employée à propos des rêves, en partant de ses propres souvenirs et oublis. En 1898 il publie « Sur le mécanisme psychique de l'oubli[11] », explicitant de manière aussi magistrale qu'inattendue les raisons d'un simple oubli de nom. L'année suivante « Sur les souvenirs de couverture » s'attache au contraire à la persistance, à première vue inexplicable, d'un souvenir d'enfance apparemment anodin. Il en conclura — chose décisive pour la nouvelle théorie — que bien des souvenirs à propos de l'enfance sont en fait des élaborations après-coup. Souvenirs et fantasmes s'entremêlent. Les souvenirs *n'émergent* pas de l'enfance, mais sont *formés* pour ainsi dire sur place, au moment de l'évocation, « et toute une série de motifs, bien éloignés de viser à la fidélité historique, ont influencé cette formation aussi bien que la sélection des souvenirs[12] ».

---

[11]OCFP III.

[12] OCFP III, p. 276.

**Le paradigme du rêve**

On peut avancer sans grand risque d'erreur que, dans la période suivant l'abandon de la *neurotica,* c'est la recherche de Freud à propos de l'interprétation du rêve, commencée en juillet 1895, qui modifie de proche en proche toutes ses théories[13]. Le 3 janvier 1899, il écrit à Fliess : « Je veux te révéler que le schéma du rêve est susceptible de s'appliquer le plus généralement, que la clef de l'hystérie aussi réside dans les rêves […] Encore un peu et je serai en mesure de présenter le processus du rêve de telle manière qu'il inclue aussi le processus de formation des symptômes hystériques[14] ». Chose intéressante pour ce qui concerne une théorie des pulsions — encore à venir —, cette lettre contient la notation suivante : « À la question "Qu'est-il arrivé dans la plus tendre enfance ?", la réponse est "Rien, mais il existait le germe d'un élan sexuel"[15]. » La psychologie du rêve, toutefois, ne lui fait pas perdre de vue la base organique ; Freud espère toujours que Fliess publiera son ouvrage biologique, et qu'il paraîtra

---

[13] Voir Laurence Kahn, *Sigmund Freud 1897-1904,* PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 2000.

[14] LF, p. 338, ma traduction.

[15] *Ibid*.. Dans *La naissance de la psychanalyse,* on a traduit erronément « *Regung* » (mouvement, élan,) par « excitation ».

simultanément à *L'Interprétation des rêves,* ce qui n'advint pas[16].

L'étude du rêve a permis à Freud de formuler une sorte de théorème : le rêve est accomplissement de souhait, mais il découvre maintenant que « non seulement les rêves sont des accomplissements de souhait, les accès hystériques le sont aussi. Cela […] s'applique probablement à tous les produits de la névrose […] Réalité-accomplissement de souhait, c'est de ces opposés que jaillit notre vie psychique. […] Il suffit au rêve d'être l'accomplissement du souhait refoulé, puisque le rêve est tenu à distance de la réalité. Mais un symptôme, logé au cœur de la vie, doit être quelque chose de plus : il doit être aussi l'accomplissement de la pensée refoulante. Un symptôme surgit là où les pensées refoulantes et refoulées peuvent se rejoindre dans un accomplissement de souhait. Le symptôme est l'accomplissement de souhait de la pensée refoulante, par exemple, sous la forme d'une punition ; l'autopunition est le substitut final de l'autosatisfaction qui vient de la masturbation. Cette clef ouvre plusieurs portes[17]. »

Tout comme le rêve, le fantasme condense pensée refoulée et pensée refoulante. Il est cet élément qui organise les manifestations hystériques et qui ainsi peut infiltrer puis infléchir le souvenir. Cela pousse Freud de plus en plus vers la « psychologie » qu'il

---

[16] L'ouvrage de Fliess, *Le cours de la vie,* paraîtra en 1906, donc après la rupture avec Freud.

[17] Lettre du 19 février 1899, LF, p. 345 (notre traduction).

ne s'était pas résigné à publier en 1895, mais qui va maintenant occuper, fortement modifiée, le septième et plus important chapitre de *L'Interprétation des rêves.* Il a cependant des réserves sur le dynamisme des seules composantes psychologiques. Il avait déjà écrit à Fliess : « Il me semble que la théorie de l'accomplissement de souhait a seulement apporté la solution psychologique et non la solution biologique — ou plutôt métapsychique. (Je vais d'ailleurs te demander sérieusement si je peux utiliser le nom de métapsychologie pour ma psychologie qui conduit derrière la conscience.)[18] » Le terme de métapsychologie fait donc ici son entrée avec une claire référence à la jonction que Freud estime nécessaire entre psychologie et biologie. À cheval sur ces deux disciplines, la métapsychologie reposera tout entière sur le concept de pulsion.

En octobre 1899, le manuscrit de *L'Interprétation des rêves* encore sous presse, Freud écrit à Fliess : « Appareil psychique ψ. Hystérie–clinique. Sexualité. Organique. Étrangement, quelque chose semble au travail à l'étage inférieur. Une théorie de la sexualité pourrait bien être le successeur immédiat du livre sur les rêves[19]. » Puis, le 21 décembre il annonce qu'il commence à voir la connexion entre le choix de la névrose (pourquoi devient-on hystérique plutôt qu'obsessionnel ou paranoïaque ?) et la théorie sexuelle. Il dénonce ses efforts antérieurs de « prendre de force la citadelle »

---

[18] Lettre du 10 mars 1898, LF p. 301-302.

[19] LF p. 379.

lorsqu'il posait que cela dépendait de l'âge auquel survenait le traumatisme. Aujourd'hui il voit au contraire les choses en rapport avec la sexualité, en termes d'auto- et d'allo-érotisme. L'hystérie et la névrose obsessionnelle sont allo-érotiques, comportant une identification aux êtres aimés, la paranoïa est un retour au stade auto-érotique (idée qui préfigure la théorie du narcissisme).

On voit donc Freud s'appuyer constamment sur la clinique, prenant garde de ne pas ériger une psychologie « en l'air ». Il cherche des fondements solides du côté du « sexuel-organique ». La rédaction, en janvier 1901, du cas *Dora* semble apporter des arguments en ce sens. Il écrit que ce texte est la continuation du livre sur les rêves, mais qu'il contient aussi « des solutions aux symptômes hystériques et des aperçus des fondements sexuels-organiques de l'ensemble[20]. » Il précise que ces aperçus sur les éléments organiques concernent « les zones érogènes et la bisexualité[21]. »

La bisexualité : c'est sur cet écueil que se briseront les restes de la relation entre les deux hommes. La bisexualité, c'était l'apport original de Fliess, et Freud protestera toujours de son honnête reconnaissance de la priorité de celui-ci en ce domaine. Nous ne nous arrêterons pas sur cet épilogue malheureux. Notons qu'au moment de la

---

[20] Lettre du 25 janvier 1901, LF p. 433.

[21] Lettre du 30 janvier 1901, LF p. 434. Nous aurons à revenir sur l'importance des zones érogènes que nous laissons de côté pour le moment.

rupture, Freud est en train d'écrire en simultané, sur deux tables séparées, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*[22], texte « psychologique » s'il en est, et *Les trois essais sur la théorie sexuelle,* qui s'ouvre sur ces mots : « En biologie on rend compte de l'existence de besoins sexuels chez l'homme au moyen de l'hypothèse d'une "pulsion sexuelle". » La biologie freudienne, toutefois, sera une biologie « étendue », mieux connue en tant que métapsychologie.

[22] Gallimard, 1988.

## Chapitre II
## La pulsion dans la théorie sexuelle

Les ruptures sont cause de deuil, et les deuils sont, du moins dans le cas de Freud, des périodes fécondes où les identifications aux objets d'amour perdus mettent en place des instruments efficaces de création. Si l'on se fie au nombre d'ajouts apportés aux *Trois essais* au cours des rééditions successives, cet ouvrage est le seul qui aura eu droit, de la part de leur auteur, aux mêmes égards que *L'Interprétation des rêves.* De l'avis général, le livre des rêves est clairement le produit du deuil de Freud après la mort de son père en 1896. Les *Trois essais,* qui réalisent enfin la promesse maintes fois faite à Fliess d'élaborer une théorie sexuelle, ne pourraient-ils être considérés comme une première élaboration du deuil de l'amitié avec Fliess ?

La notion de bisexualité, au départ spéculative, mais admise avec enthousiasme par Freud, subsistera dans sa théorisation comme un reste, un trait d'identification à Fliess. Nous la retrouverons, citée de manière très sobre, dans le premier chapitre des *Trois essais*. Cependant, l'articulation de plus en plus élaborée de la théorie des pulsions, avec ses développements et ses remaniements spectaculaires, sera aussi et surtout une rupture bien freudienne d'avec une figuration du sexuel encore trop proche de la *gestalt* consciente que l'idée de bisexualité elle-même n'avait pas dépassée. Avec les pulsions, en effet, il ne s'agira plus de poser comme point de départ une prédisposition bisexuelle fondée sur des figurations « masculine » et « féminine », mais de poser à l'intérieur de chacun des deux sexes — ou

mieux, des deux genres — des mouvements, en soi indépendants des images spontanées qui les figurent dans l'opinion populaire. *Activité* et *passivité*, chez l'homme comme chez la femme, se substitueront à masculin et féminin. La pulsion sera toujours « un morceau d'activité », même si son mode de satisfaction peut être passif.

Une fois que les pulsions seront introduites, et avec elles les fondements de la *métapsychologie*, Freud ne va plus les lâcher. Jusqu'à la fin de sa vie, y compris dans l'*Abrégé de psychanalyse* resté inachevé, elles seront toujours au nombre de ses préoccupations théoriques essentielles. Nous avons signalé que l'ouvrage qui le premier introduit cette notion, les *Trois essais sur la théorie sexuelle,* a été remanié, corrigé et augmenté plusieurs fois, et ce jusqu'en 1924. À cette époque, pourtant, une nouvelle théorie des pulsions venait d'être introduite et l'appareil psychique remodelé en conséquence[1]. Freud semble ne pas se tenir quitte pour autant. En effet, dans la *Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse* de 1933, il y consacre la moitié de la leçon XXXII, « Angoisse et vie pulsionnelle[2] ». Il y situera les pulsions au rang d'« êtres mythiques », « grandioses dans leur indétermination », mais affirmera du même souffle que de ces êtres si difficiles à cerner « nous ne pouvons faire abstraction un seul instant ».

---

[1] Voir Le moi et le ça, OCFP, XVI.

[2] OCFP, XIX.

Dimension centrale de la théorie psychanalytique dans son ensemble, la théorie des pulsions peut être périodisée en deux grandes époques. La première culmine en 1915 avec la série de textes métapsychologiques destinés à constituer la « somme » théorique de Freud qui s'ouvre avec « Pulsions et destins de pulsions ». La seconde s'inaugure en 1919 avec « Au-delà du principe de plaisir » et l'introduction des pulsions de vie et de mort. Cependant, des fils multiples, tantôt visibles, tantôt souterrains, nouent entre elles ces périodes. Ainsi, la rédaction de la *Métapsychologie* de 1915 a entraîné des ajouts majeurs aux *Trois essais* de 1905, mais contient déjà les germes de la révision de 1919 qui, de son côté, n'a pas aboli, mais inclus la théorie de 1915 dans un ensemble plus vaste. Il nous faut par conséquent renoncer à suivre un ordre strictement chronologique de la pensée de Freud à propos des pulsions et traiter plutôt le sujet comme un tout métapsychologique subdivisé en deux pans essentiels, *selon que prédomine ou non le principe de plaisir*. Il n'est pas indifférent, toutefois, que, dans l'un et l'autre cas, Freud ait constamment fait appel, à propos des pulsions, à une conception biologique. Cela lui vaudra de sérieuses critiques, que nous examinerons, mais cela rend aussi nécessaire d'essayer de saisir de quelle biologie il se réclame.

**Les pulsions et la biologie**

Nous disions d'entrée de jeu que le concept de pulsion connote la césure, mais par rapport aux idées reçues de son temps, Freud est carrément en

rupture[3]. Michel Gribinski, dans sa préface aux *Trois essais,* note que « le livre est tout entier porté par une détermination, celle d'attaquer pour l'annuler le savoir antérieur le plus généralement répandu[4]. » S'alignant sur la lecture décisive qu'a opérée Jean Laplanche dans son *Vie et mort en psychanalyse*[5], Gribinski rappelle que Freud entend polémiquer contre un certain nombre de conceptions populaires de la sexualité humaine.

Le premier préjugé à renverser, c'est l'idée de préformation de la sexualité humaine sous la gouverne d'un instinct. Freud critique le modèle populaire de la quête sexuelle qui, apparenté en cela au mythe platonicien de l'androgyne, pose que chacun est tout naturellement porté à s'unir par l'amour à « sa moitié » biologiquement prédestinée. Pour abattre cette conception courante, il ouvre sa série d'essais par l'examen des « aberrations sexuelles », incluant l'homosexualité et les diverses formes de perversions. Ces « aberrations » montrent essentiellement que la sexualité humaine présente toute une gamme de variantes quant à deux de ses aspects essentiels : l'*objet* sexuel — « la personne dont émane l'attraction sexuelle » — et le *but* sexuel — la manière de satisfaire la pulsion. Par ailleurs, il

---

[3] Voir, à propos de césure et rupture, la note de J.-B. Pontalis dans *Fenêtres,* Gallimard, 2000, p. 79-81.

[4] M. Gribinski, préface à TE, p. 12.

[5] J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse,* Flammarion, coll. « champs », 1970, plusieurs rééditions.

est évident selon lui que ces déviations ne sont pas le fait de « dégénérés » comme le voudrait le préjugé biologique prévalent, ce qui va tout droit à l'encontre de la théorie de la préformation et d'instinct orienté vers un but préétabli, où l'inné était considéré absolument déterminant, tant dans la normalité que dans la déviance.

Une note essentielle clôt le premier essai : « Nous sommes à présent en mesure de conclure qu'il y a en effet quelque chose d'inné à la base des perversions, mais quelque chose *que tous les hommes ont en partage* et qui, en tant que prédisposition, est susceptible de varier dans son intensité et attend d'être mis en relief par les influences de l'existence. Il s'agit des racines innées de la pulsion sexuelle…[6] » Freud ne quitte donc pas le terrain biologique, mais nous voyons que sa biologie est beaucoup plus fluide, plus « interactive » que le fixisme et l'innéisme contre lesquels il polémique. Par ailleurs, en disant de cette prédisposition qu'elle est universelle et en la situant au niveau des « racines innées de la pulsion », il l'envoie du même coup à l'arrière-plan. Laplanche dira du premier des trois essais freudiens qu'il pourrait s'intituler : « l'instinct perdu[7] ».

Le second obstacle tombera suivant la même logique que le premier : s'il n'y a pas d'instinct sexuel dont les buts et les objets seraient préformés, il faut aussi remettre en question l'idée selon

---

[6] TE, p. 88-89.

[7] J. Laplanche, *Op. cit.,* p. 28.

laquelle la sexualité apparaîtrait « naturellement » et seulement au moment de la puberté. La prédisposition universelle affirmée à la fin du premier essai, c'est chez l'enfant qu'il est le mieux possible de l'observer, c'est-à-dire avant que les aléas de l'histoire individuelle n'aient conduit à des choix sexuels plus ou moins définitifs. La recherche sur la sexualité infantile et l'illustration de son existence empirique occupera donc le second essai, tandis que le troisième examinera les « remaniements » accompagnant la maturation sexuelle pubertaire.

**Nécessité du concept de pulsion**

Le concept de pulsion est-il nécessaire, c'est-à-dire apporte-t-il quelque chose de plus à la théorie freudienne, quelque chose qui serait perdu de vue si le concept faisait défaut ? Nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative, même si nous devrons, pour nous en convaincre pleinement, considérer l'ensemble des développements qu'apportera Freud à la théorie des pulsions. Ce que la pulsion rend possible, dès la conclusion du premier essai sur la théorie sexuelle, c'est de renverser des points de vue apparemment « scientifiques » concernant « l'instinct » sexuel, sans pour autant verser dans la métaphysique. L'idée de pulsion permet à Freud de reformuler dans une perspective dynamique les rapports entre prédisposition et développement individuel. Dégageons provisoirement quelques caractéristiques générales des pulsions sexuelles :

1- Les pulsions sexuelles se conçoivent, à leur racine, comme *prédisposition universelle* à une

sexualité multiforme, éventuellement perverse, et donc en directe opposition à l'idée d'un instinct commandant des conduites sexuelles préformées.
2- En marquant une prédisposition universelle, la pulsion sexuelle est aussi à la source d'une *grande plasticité des expressions sexuelles dans l'enfance.* Dans la formule selon laquelle l'enfant est un « pervers polymorphe », le « pervers » n'a rien de « déviant », puisque le « polymorphe » signale qu'aucune direction définitive n'a encore été prise.
3- L'idée de prédisposition marque également que la pulsion ne se manifeste pas spontanément en tant que telle : elle doit être mise en relief par les influences de l'existence, selon la notion, chère à Freud, de « série complémentaire »[8]. En d'autres mots, les humains sont prédisposés… à être influencés par leur milieu ! Ce n'est pas une boutade : il y a d'une part un corps excitable où sont plantées « les racines innées de la pulsion sexuelle » ; il n'y a pas, cependant, de programme fixe qui orienterait le choix de l'objet et du but sexuel dans un sens prédéterminé.
Le « quelque chose d'inné » mais qui « attend d'être mis en relief par les influences de l'existence » indique assez que le développement pulsionnel s'inscrit nécessairement dans une histoire individuelle avec tous les aléas que cela suppose. Les notations sont là-dessus assez complexes et Freud n'hésite pas à avancer simultanément

---

[8] Voir là-dessus Francesco Napolitano, Les composantes de la poussée pulsionnelle et leurs rapports quantitatifs, *Revue française de psychanalyse*, LXIV, 4, 2000.

plusieurs hypothèses pouvant paraître contradictoires. D'une part, toute la surface du corps, et même les organes internes, écrit-il, peuvent constituer une zone érogène. De plus, les pulsions ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes et ne doivent être considérées que comme mesure du travail demandé à la vie psychique. Ce qui les différencie les unes des autres, c'est leur rapport à leurs sources (un processus excitateur dans un organe) et à leurs buts (la suppression de cette stimulation d'organe). D'autre part, il envisage la possibilité que « les organes du corps délivrent des excitations de deux sortes, qui se différencient en fonction de leur nature chimique [et qu'il faut qualifier] l'une de ces sortes d'excitation de spécifiquement sexuelle et l'organe correspondant de "*zone érogène*" de la pulsion sexuelle partielle qui en émane[9]. » Ces spéculations seront laissées en l'état puis déclarées hors champ. Plus décisif sera le rapport à d'autres grands pans de la théorie freudienne : la théorie du rêve et la théorie de la formation des symptômes névrotiques.

**Psychologie du souhait et métapsychologie**

En arrivant sur la scène conceptuelle, la pulsion ne tombe pas dans un désert théorique. Déjà pressentie dans *L'Interprétation des rêves* — où figure, sans être thématisée, l'expression « pulsion sexuelle » —, le concept semble s'emboîter tout naturellement dans ce qu'on peut considérer *a posteriori* comme une structure d'accueil toute

[9] TE, p. 84.

désignée pour lui donner un rôle de premier plan. Cette structure d'accueil se compose des éléments suivants : 1- des *principes régulateurs* du fonctionnement psychique ; 2- le concept de *refoulement* ; 3- une conception dynamique de la *mémoire*, découlant à l'origine de la notion de traumatisme en deux temps (temporalité en après-coup), mais désormais liée à une *théorie du rêve* comme accomplissement de *souhait.* Au chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*, ces éléments se combinent en une psychologie aussi cohérente qu'élaborée.

Dans l'*Esquisse* de 1895, Freud posait au départ un *principe d'inertie neuronique* selon lequel un neurone tend à se débarrasser immédiatement de la *quantité* d'excitation qu'il reçoit. L'appareil neuronique tout entier, préfiguration de l'appareil psychique, tend, selon ce principe, à se maintenir à l'abri de stimulations. En lui-même, ce principe serait donc incompatible avec la vie. Freud ne le reprendra d'ailleurs pas dans ses textes publiés, mais invoquera d'autres principes régulateurs de l'appareil psychique, comme le *principe de constance* et le *principe de plaisir.*

Avec le *principe de plaisir* Freud s'inscrit dans la foulée des idées du philosophe Gustav Theodor Fechner (1801-1887). Le principe de plaisir sera la toile de fond de la théorie du rêve, comme nous l'évoquerons dans un instant. Il en découlera les principaux concepts métapsychologiques, et notamment le « pilier » central qu'est le refoulement. Avant le grand remaniement de 1919, le principe de plaisir se révélera donc au cœur de

toute la théorisation freudienne. Ce principe est très simple : L'être humain cherche ce qui lui procure du plaisir et évite ce qui lui procure du déplaisir. Notons que, comme chez Leibniz et Wolff (voir p. 8), il ne s'agit pas de la promesse d'un plaisir, mais du plaisir ou du déplaisir actuellement éprouvé en rapport avec la représentation. Les termes *plaisir* et *déplaisir* ont un sens bien précis, élaboré dans le cadre d'une *économie* psychique toujours inspirée de Fechner : le déplaisir est éprouvé en fonction d'une augmentation de la quantité d'excitation, tandis que le plaisir est éprouvé en fonction d'une baisse de la tension.

Même posés *a priori,* ces principes sont confortés par l'expérience de l'analyse au cours de laquelle les patients s'efforcent constamment de tenir à l'écart de la conscience des idées déplaisantes. Le *refoulement* n'est donc pas simplement déduit par voie logique. L'expérience montre qu'il est un mécanisme actif destiné à éviter au moi un déplaisir face à une représentation inconciliable. Il représente, comme Freud le théorisera plus tard, une dépense constante d'énergie. L'expérience analytique a aussi montré depuis longtemps à Freud que les névrosés de toute catégorie souffrent de problèmes reposant sur des forces pulsionnelles sexuelles. « Je ne veux pas dire en cela simplement, écrit-il, que l'énergie de la pulsion sexuelle apporte une contribution aux forces qui soutiennent les manifestations morbides (symptômes), mais je tiens à affirmer expressément que cet apport est le seul qui soit constant et qu'il constitue la source d'énergie la plus importante de la névrose […] Les

symptômes sont […] l'activité sexuelle du malade[10]. » L'inconciliable, la source interne de déplaisir contre laquelle travaille le refoulement, c'est le sexuel. Le refoulé, ce sont les scènes sexuelles dont il ne faut pas garder le souvenir à la conscience. Le souvenir est devenu lui-même « nauséabond » et le névrosé s'en détourne comme on détourne avec dégoût la tête et le nez d'une puanteur réelle.

Sur l'origine de ce sexuel inconciliable, la théorie offrira des vues différentes selon la période considérée. Dans le cadre de la théorie de la séduction, le besoin de détourner de la conscience le souvenir des scènes sexuelles traumatiques semblait aller de soi. Après le renoncement à la séduction comme modèle général, les choses se compliquent.

Cet abandon se produit alors que Freud est en train de poursuivre son auto-analyse, principalement par l'analyse de ses rêves. Or ce qui s'impose de plus en plus à lui, c'est que les rêves sont essentiellement des accomplissement de souhait (*Wunsch*). Au chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*, le souhait, terme banal s'il en est, prend lui aussi, sous la plume de Freud, un sens opérationnel précis. Ce que le rêve lui enseigne, c'est à peu près ceci : l'appareil psychique tend à *retrouver* les coordonnées d'une *expérience de satisfaction,* et à les retrouver par le chemin qui mène à une identité de perception. Le chemin le plus court est celui de la « satisfaction hallucinatoire du souhait », ce dont atteste chaque nuit l'expérience du rêve, même si de

---

[10] TE p. 76-77

façon déguisée. Le souhait présentifié par le rêve est le *courant psychique* qui d'un état de déplaisir doit conduire à un état de plaisir. Mémoire et principe de plaisir se conjuguent donc dans l'élaboration du concept de souhait.

Les rêves où le souhait n'est pas immédiatement repérable sont le résultat d'un travail de complexification, exigé par le fait que le déplaisir ne résulte pas de l'excitation due au seul besoin actuel, mais que s'y mêle la part d'inconciliable que présentent les souhaits anciens, les traces mnésiques d'excitations passées, déplaisantes pour le moi. Le *conflit* s'installe alors entre deux courants psychiques : le courant du souhait refoulé et celui du souhait de quiétude du moi. Tous deux sont soumis au principe de plaisir, mais le plaisir dans l'un est déplaisir dans l'autre. Les rêves accomplissent de leur mieux les deux souhaits, mais ce ne peut être qu'en tant que *formations de compromis.* Or nous avons vu au chapitre précédent que, dès 1899, Freud avait décrit dans ces mêmes termes la formation des symptômes de la névrose. Il réaffirme cela dans l'*Interprétation des rêves*[11]. Rêves et symptômes — tous deux des accomplissements de souhaits et tous deux des formations de compromis — attestent de l'importance, capitale pour le fonctionnement de l'appareil psychique, de ces « courants psychiques » obéissant au principe de plaisir. « *Rien d'autre*

[11] IR, p. 623-624

*qu'un souhait [n'est] en mesure de mettre en mouvement l'appareil psychique*[12]. »
Au vu de ce dynamisme interne du souhait, on pourrait se demander en quoi il est nécessaire d'invoquer, avec la pulsion, un élément moteur supplémentaire. Réactivons un souhait, semble dire Freud dans *L'Interprétation des rêves,* repartons à la recherche de la satisfaction déjà connue, et la machinerie psychique se mettra en marche ! Nous avons toutefois évoqué la nécessité, selon lui, de fonder les conceptions psychologiques sur une base *métapsychologique*. Or la métapsychologie repose sur trois points de vue : *topique* (les divers systèmes ou « lieux » psychiques) ; *dynamique* (l'opposition, le rapport de force entre les courants émanant de ces systèmes) et *économique* (c'est-à-dire tenant compte de l'aspect quantitatif des forces en présence). La description psychologique à laquelle est parvenu Freud à partir de la théorie des rêves, si elle ne s'en tenait qu'à la topique et à la dynamique du souhait, ne tiendrait pas assez compte du troisième élément de la présentation métapsychologique, le facteur économique ou quantitatif. Ce facteur est celui précisément qui marque le mieux la soumission du souhait au principe de plaisir. Sans la dimension quantitative, la dynamique du souhait reposerait, pour ainsi dire, sur un principe de plaisir abstrait, « désincarné ». Elle omettrait un élément décisif de la machinerie, un élément qui est pourtant directement concerné par le courant psychique du souhait en ce qu'il vise la reviviscence de

---

[12] IR, p.654. Italiques ajoutés par nous.

l'expérience de satisfaction ; or celle-ci ramène au premier plan le présupposé matérialiste de la métapsychologie freudienne puisqu'elle requiert la présence d'un élément indispensable à l'éprouvé de satisfaction. Cet élément a lui aussi partie liée avec la mémoire, c'est *le corps érogène.*

**Le corps érogène et les pulsions**

En rédigeant, en1901, le compte rendu d'une brève tentative d'analyse d'un cas d'hystérie (le cas *Dora*), Freud se retrouve devant une leçon que les hystériques lui avaient déjà abondamment servie : pas plus que la psychologie, les souvenirs refoulés ne flottent dans les airs. L'excitation ancienne a « découpé » sur le corps des aires où le souvenir, en quelque sorte, est actif sous la forme d'une excitabilité particulière. L'excitation et son souvenir dessinent une géographie corporelle qui doit plus à l'histoire personnelle qu'à l'anatomie ou à la physiologie. Les zones « hystérogènes » de Charcot se muent en *zones érogènes* chez Freud.

L'excitation, rappelons-le, sera attribuée à des motifs différents selon la période de théorisation considérée. Au temps de la théorie de la séduction, ces zones correspondaient aux lieux du corps impliqués dans l'effraction traumatique de l'adulte. Le lieu affecté devenait alors le point d'origine d'une série de déplacements et symbolisations repérables plus tard dans les symptômes. Ainsi, les frissons ou les céphalées hystériques, accompagnées de sensations de pression au sommet de la tête, étaient conçus comme les traces laissées par des « scènes » où l'enfant avait été « retiré d'un lit chaud », sa tête « tenue immobile en vue d'actions

dans la bouche[13]. » Toutefois, dans les *Trois essais,* le traumatisme désormais relégué au rang de péripétie, les zones érogènes seront plutôt désignées par l'incidence des soins maternels ordinaires sur le corps de l'enfant. La géographie sera « guidée » en quelque sorte par les nécessités de la vie : la bouche et toute la sphère orale liée à la fonction d'alimentation, l'anus concerné par l'éducation des sphincters, etc. deviendront des lieux privilégiés où œuvreront les pulsions. Le corps érogène est donc un corps marqué par le souvenir des excitations, et la pulsion, si elle y a ses « racines innées », dépendra de ces zones-mémoire pour y être « mise en relief », pour y prendre sa source.

La notion de *source* est d'un maniement délicat : elle spécifie chez Freud un processus excitateur dans un organe, mais la « mise en relief » marque bien que les pulsions sexuelles ne jaillissent pas toutes armées de leur source ; elles doivent être en quelque sorte « informées » par une intervention venant de l'autre. Freud pose *la pulsion en général* comme un concept de démarcation entre le psychique et le somatique, comme « la représentance psychique d'une source endosomatique de stimulations, s'écoulant de façon continue, par opposition à la "stimulation" produite par des excitations sporadiques et externes » ou encore comme « mesure du travail demandé à la vie psychique[14] ». Mais cette démarcation ne fonctionne

---

[13] Lettre du 8 février 1897, LF p. 230 (ma traduction).

[14] TE p. 83.

pas en dehors de la relation à autrui. La biologie de Freud est donc une biologie étendue dont les zones corporelles sont celles à travers lesquelles intervient le *Nebenmensch,* l'autre humain.

# DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDE SYSTÉMATIQUE DES PULSIONS

## Chapitre III
## Les pulsions dans la métapsychologie

Trois grands textes président à l'élaboration méthodique par Freud de la théorie des pulsions : *Trois essais sur la théorie sexuelle, Pulsions et destins de pulsions* et *Au-delà du principe de plaisir.* Le second a été écrit et publié en 1915, quand Freud a cru le temps venu de systématiser la théorie en rédigeant une « somme » intitulée *Métapsychologie* et qui s'ouvre sur cet essai fort élaboré[1]. Toutefois, la position centrale de « Pulsions et destins de pulsions » n'est pas que chronologique. Les élaborations qu'il contient ont servi à la révision la plus importante des *Trois essais* de 1905. Par ailleurs, sa structuration rigoureuse permet de situer les points sur lesquels la théorie des pulsions subira les bouleversements les plus décisifs en 1919, avec *Au-delà du principe de plaisir.* Aussi, avons-nous choisi de nous servir de l'architecture de « Pulsions et destins de pulsions » comme cadre général de l'exposition de cette théorie. Le présent chapitre et les deux suivants s'attarderont à la théorie des pulsions en tant qu'elle est encore sous l'égide du principe de plaisir. Par la suite, nous examinerons les changements majeurs introduits lorsque Freud a pris en compte un « au-delà » du principe de plaisir.
Afin de faciliter la tâche au lecteur, donnons tout de suite une idée de l'organisation interne du texte. On

---

[1] OCFP, XIII ou encore en format de poche, Gallimard, Folio.

peut subdiviser « Pulsions et destins de pulsions » en 5 sections :
1- Une note épistémologique essentielle ;
2- L'abord comparatif des pulsions en général :
a) physiologie et schéma-réflexe ;
b) biologie ;
3- Les quatre attributs des pulsions : poussée, but, objet et source ;
4- Deux grandes classes de pulsions : d'autoconservation et sexuelles.
5- Les pulsions sexuelles et leurs quatre destins possibles :
-refoulement ;
-sublimation ;
-retournement sur la personne propre ;
-renversement en son contraire, avec un examen spécifique du problème de l'amour et de la haine.

**Une prémisse : pas de dualisme âme-corps**

Si, comme nous l'avons vu au chap. II, les pulsions ont, selon Freud, leurs racines bien plantées dans l'inné, rappelons que le *Trieb* allemand peut aussi signifier une pousse végétale. En poursuivant à peine la métaphore, on peut dire que les pulsions sont des êtres qui, comme des végétaux, se distribuent de part et d'autre d'un plan de démarcation conceptuelle entre le somatique et le psychique. Attention toutefois à ne pas se méprendre sur ce plan de démarcation : il n'y a pas chez Freud de dualisme « âme-corps ». Psychique et somatique sont deux aspects d'un seul être biopsychique. Il y a entre eux césure, mais non

rupture. Le concept de pulsion, en tant que concept frontière entre somatique et psychique, est par conséquent un concept solidaire de la « biologie étendue » de Freud, qui se traduit en métapsychologie. La pulsion ne signe pas un clivage, mais un continuum entre deux aspects de l'être biopsychique, où s'appliquent, certes, deux langages spécifiques, mais entre lesquels les pulsions se posent comme des « passeurs ». Par une série de *délégations*, en effet, nous suivrons les pulsions sur une trajectoire qui nous mène du stimulus jusqu'à la complexité psychique.

Un parallèle entre les idées de Freud sur le rêve et sa conception des pulsions nous semble s'imposer à nouveau ici. « Maintenant que les analystes, écrit Freud, se sont du moins accoutumés à mettre à la place du rêve manifeste son sens trouvé par l'interprétation, beaucoup d'entre eux se rendent coupables d'une autre confusion […] Ils cherchent l'essence du rêve dans ce contenu latent et ainsi ne veulent pas voir la différence entre les pensées du rêve latentes et le travail du rêve. Le rêve n'est au fond rien d'autre qu'une forme particulière de notre penser […] C'est le travail du rêve qui produit cette forme et il est, lui seul, ce qu'il y a d'essentiel dans le rêve, ce qui explique sa particularité[2]. »

La même remarque s'applique, *mutatis mutandis,* à la notion de pulsion. C'est le *processus* pulsionnel qui nous intéressera, le *mouvement* dont le mot pulsion est par lui-même amplement évocateur et non les éventuelles entités physiologiques en cause.

---

[2] IR, p.557, note 2.

C'est la *propagation* de ce mouvement à travers le plan virtuel de démarcation somato-psychique qui est l'essence de la pulsion. La définition originale du terme français de pulsion n'est donc pas si désuète en fin de compte !

**La note épistémologique : un mouvement de la pensée**

Dans la pulsion tout est mouvement, à commencer par la démarche épistémologique de Freud, admirablement décrite dans les remarques introductives à « Pulsions et destins de pulsions », remarques qu'il nous faut citer *in extenso* :

« Nous avons souvent entendu soutenir l'exigence selon laquelle une science doit être édifiée sur des concepts fondamentaux clairs et strictement définis. En réalité, aucune science, pas même les plus exactes, ne commence par de telles définitions. Le véritable début de l'activité scientifique consiste bien plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite groupés, ordonnés et intégrés dans des ensembles. Dans la description déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là, certainement pas dans l'expérience nouvelle. De telles idées — les concepts fondamentaux ultérieurs de la science — sont, dans l'élaboration future du matériau, encore plus indispensables. Elles doivent comporter d'abord une certaine mesure d'indétermination : il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles se trouvent dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en renvoyant de façon répétée au matériel de

l'expérience auquel elles semblent empruntées, mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne sont tout de même pas choisies arbitrairement, mais au contraire se trouvent déterminées par des relations significatives au matériau empirique, relations qu'on croit deviner avant même de pouvoir en prendre connaissance et en faire la démonstration. Ce n'est qu'après une exploration plus approfondie du domaine phénoménal en question, que l'on peut aussi en saisir plus strictement les concepts fondamentaux scientifiques et les modifier progressivement pour les rendre, dans une large mesure, utilisables et en même temps exempts de toute contradiction. C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions. Mais le progrès de la connaissance ne souffre pas non plus une rigidité des définitions. Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, mêmes les "concepts fondamentaux" qui ont été fixés dans des définitions subissent un constant changement de contenu.

Un tel concept fondamental conventionnel, provisoirement assez obscur, mais dont nous ne pouvons pas nous passer en psychologie, est celui de pulsion[3]. »

Cette longue citation était nécessaire, d'abord en ce qu'elle décrit parfaitement le mouvement même de la recherche telle qu'on la voit se déployer entre les *Trois essais* et « Pulsions et destins de pulsions », et

---

[3] PDP, p. 165-166.

même au-delà, avec la révision de 1919. Rappelons que l'élaboration théorique de 1905 commence par une « idée abstraite » de pulsion empruntée à la biologie, signifiant plus ou moins ce qui se profile derrière un « besoin » ou un « appétit », qu'il soit de l'ordre de l'autoconservation (pulsion d'alimentation) ou d'ordre sexuel (pulsion sexuelle). Nous sommes ici au niveau des « conventions ». Armé de cette idée conventionnelle, Freud examine ensuite son expérience avec les névrosés et s'attarde donc à la pulsion sexuelle, puisqu'il avait déjà depuis longtemps « deviné » les rapports de la névrose avec la sexualité. Toujours en accord avec l'exposé épistémologique cité, on ne part donc pas de la pulsion en général : partant au contraire de la pratique, s'impose d'abord l'examen de la pulsion sexuelle. En confrontant l'idée de pulsion sexuelle à l'expérience, puis en procédant à une « exploration plus approfondie du domaine phénoménal » — pensons ici à l'exploration, dans les *Trois essais,* des aberrations sexuelles, puis de la sexualité infantile et de la puberté — il devient possible de resserrer le concept. La pulsion sexuelle, pourra commencer se spécifier comme tout le contraire d'un instinct, ou plutôt comme la prédisposition universelle de la sexualité humaine à voguer vers des destins fort variés (voir chapitre II).

On voit toutefois qu'à ce stade le concept n'est pas encore « enfermé dans une définition ». Quand elle viendra, ladite définition aura une particularité qu'il importe de mettre en relief : la notion de pulsion aura pour référent une idée de force, mais en tant qu'elle se traduit en mouvement, en mesure et en

démarcation. Ce sont là précisément les caractéristiques de la démarche épistémologique qui ouvre « Pulsions et destins de pulsions » et que nous avons citée au long : mouvement de la pensée, mesure des phénomènes empiriques, démarcation conceptuelle. J. Laplanche remarque que souvent chez Freud, comme chez tout grand penseur, le mouvement de la pensée reprend le mouvement de la chose même. On pourrait souligner ici que, puisque la « chose » en question intéresse directement l'élaboration même de la pensée, l'intimité entre ces deux mouvements est encore plus grande. Le mouvement de la pulsion, c'est le mouvement même de la pensée quand elle essaie de se saisir de ses propres forces motrices. Suivons ce mouvement.

**Physiologie : Pulsion et stimulus**

Pour appliquer la méthode de connaissance décrite en introduction, Freud procédera d'abord à la mise en parallèle du concept « encore assez obscur » de pulsion avec des phénomènes mieux connus. Il partira donc de la *physiologie*, avec le concept de stimulus (*Reiz*). Assurément, nous dit-il, la pulsion est un stimulus pour le psychique, mais on ne peut pour autant faire s'équivaloir stimulus psychique et pulsion, pour la simple raison que d'autres stimuli affectent aussi le psychique : une lumière qui frappe l'œil, ce n'est pas un stimulus pulsionnel mais il a néanmoins un impact psychique. Ce n'est donc pas, notons-le, le « psychique » qui caractérise la pulsion. Ce qui, à ce stade, distingue un « stimulus pulsionnel » des autres stimuli, ce sera le fait 1- de

provenir *de l'intérieur* de l'organisme ; 2- que la pulsion s'exerce comme une force *constante*, contrairement à un stimulus dont l'impact est unique ou occasionnel. La faim et la soif, pulsions bien familières, quoique non sexuelles, auront servi à établir ces distinctions de base. Autre distinction : le stimulus quelconque peut, chaque fois qu'il se présente, être soit liquidé par une action réflexe appropriée, soit évité par la fuite motrice. Un stimulus pulsionnel, de son côté, exige une activité complexe et on ne peut le fuir, ce qui donne du même coup un premier critère pour distinguer un « à l'intérieur » (fuite impossible) d'un « à l'extérieur » (fuite possible)[4].

Le parallèle entre théorie du rêve et conception de la pulsion s'impose une fois de plus : dans les deux cas, il s'agit d'une complication du « schéma-réflexe physiologique simple[5] ». Pour ce qui est du rêve, il suffit de se tourner vers les schémas de l'appareil psychique dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*, décrivant des « systèmes parcourus par l'excitation dans une succession temporelle déterminée », succession à propos de laquelle Freud ajoute : « il n'y a là que l'accomplissement de cette exigence qui nous est depuis longtemps familière : l'appareil psychique doit être construit comme un appareil réflexe. Le

---

[4] Au chapitre suivant de sa *Métapsychologie*,Freud s'interrogera brièvement sur le cas particulier de la douleur qu'il qualifie de « pseudo-pulsion ». Le refoulement, OCFP XIII, p. 191-192.

[5] PDP, p. 168.

processus réflexe reste aussi le modèle de tout fonctionnement psychique[6] ». La comparaison entre un stimulus quelconque et le stimulus pulsionnel met en relief cette même référence de base qu'est le modèle réflexe, non pour s'y tenir, mais pour montrer combien les mouvements pulsionnels vont, tout comme le travail du rêve, s'en écarter en direction de la complexité.

Derrière cette définition encore conventionnelle de la pulsion se profile une « présupposition » de nature biologique : la tendance du système nerveux à « éliminer de nouveau les stimuli qui lui parviennent » et, « si seulement c'était possible », à se maintenir absolument sans stimulus. On aura reconnu là le principe d'inertie neuronique, nommé aussi, dans les circonstances, « intention idéale » de l'organisme. Mais puisque on ne peut ni fuir le stimulus pulsionnel ni l'écouler par un acte réflexe, il s'ensuit que la pulsion incite le système à des activités complexes destinées à modifier le monde extérieur pour procurer la satisfaction. Avant tout, les pulsions obligent le système à « renoncer à son intention idéale » : le principe d'inertie est battu en brèche. Les pulsions, et non les stimuli externes, sont donc, à cette étape de la pensée de Freud, *les véritables moteurs du développement, de la complexification du système nerveux.* Dans cette complexification, le principe de plaisir a pris la relève du principe d'inertie, et les sensations qu'il procure indiquent si la satisfaction a été obtenue ou non.

---

[6] IR, p. 590-591.

**Délégation et exigence.**
Si ce qui précède est présenté sous l'égide de la « physiologie », c'est-à-dire en prenant le concept de stimulus pour comparateur, Freud va désormais examiner la vie psychique en l'abordant par le côté… biologique :
« *Si, maintenant, nous abordons par le côté biologique l'examen de la vie d'âme, la pulsion nous apparaît comme un concept frontière entre animique et somatique, comme représentant psychique des stimuli issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel*[7]. »
C'est la définition de la pulsion le plus souvent citée et la plus élaborée. Attardons-nous, pour commencer, à ce « côté biologique ». Pourquoi Freud distingue-t-il entre physiologie et biologie ? Il nous semble que la seule réponse possible est la suivante : le physiologique, c'est de l'ordre du mécanisme strictement neurologique, voire physico-chimique, tandis que le champ biologique, plus vaste, prend en considération tout ce qui concerne le vivant, neurophysiologique et psychique inclus. Si la chose peut sembler aller de soi sous la plume de Freud, nous sommes tenus, un siècle plus tard, de

---

[7] PDP, p. 169. Italiques ajoutés par nous. Notons ici la nouvelle traduction par l'équipe de Jean Laplanche, où « *seelische* » est rendu par « animique » alors que « psychique » traduit « *psychische* ». Dans les anciennes traductions, les deux termes étaient rendus par « psychique ».

faire ces précisions dans la mesure où la recherche biologique moderne est dominée par la biologie cellulaire et moléculaire — qui concerne donc les mécanismes physico-chimiques —, au point d'oublier, d'une part, que la biologie est une discipline beaucoup plus vaste que ce qui s'étudie en éprouvette ou sous le microscope électronique ; d'autre part, que le psychique *aussi*, c'est de l'ordre du vivant, donc de l'ordre de la *bio*-logie. Bien entendu, la psychanalyse a été conduite depuis, de la main même de Freud, dans une direction bien spécifique, où l'on ne verrait pas le biologiste moderne s'aventurer. Il serait plus juste de situer la pratique psychanalytique — celle de la cure comme la pratique théorique — du côté d'une méta-anthropologie, comme le suggère Jean Laplanche[8], mais sans oublier que, malgré les destins divergents de la pensée psychanalytique et de la biologie actuelle, le deux s'inscrivent dans l'étude du continuum du vivant.

Du temps de Freud, et dans les siècles qui l'ont précédé, l'étendue de la biologie allait de soi, comme l'atteste la pensée d'un Goethe sur la Nature. C'est sans doute ce qui faisait dire à Freud, sans aucune hésitation, que la psychanalyse est une « science naturelle ». L'abord de la pulsion est donc « biologique », puisque, encore une fois, il n'y a chez lui nul dualisme âme-corps. Ce qui ne l'empêche pas de distinguer des plans différents,

---

[8] J. Laplanche, La psychanalyse : mythes et théorie, in *Entre séduction et inspiration : l'homme,* Paris, PUF, « Quadrige », 1999.

animique et somatique (ou corporel), à l'intérieur de cette unité, et de poser la pulsion à leur frontière.

*Délégation, représentance, représentation*
Sur cette frontière, le concept de pulsion joue le rôle de « représentant psychique des stimuli issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme ». Cela contredirait-il ce que nous venons d'affirmer quant à l'absence de dualisme âme-corps ? Pas si l'on se fie au reste de la phrase, où la pulsion apparaît « comme une mesure de l'exigence de travail imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel ». Expliquons-nous.
L'emploi par Freud de deux termes : *seelisch,* que la nouvelle traduction rend par « animique », et *psychisch*, rendu par « psychique », ne semble pas du tout aléatoire. L'équipe des traducteurs des *Œuvres psychanalytiques complètes* notent que Freud associe couramment l'adjectif *psychisch* aux substantifs *instance, système, organisation, topique, matériel, représentant, représentation,* et de façon quasi exclusive à *énergie, réalité ou traumatisme*. *Seelisch*, par ailleurs, qualifie le plus souvent *acte, vie, phénomène, motion, activité, processus, état*[9]. Nous croyons donc voir se dégager un critère pour distinguer nettement entre *seelisch* et *psychisch*. Certes « animique » et « psychique » appartiennent tous deux au domaine de la biologie élargie dont nous parlions à l'instant. Cependant, il est à remarquer que dans l'animique, contrairement au

---

[9] A. Bourguignon, P. Cottet, J. Laplanche et F. Robert, *Traduire Freud,* PUF, 1989, p. 78.

psychique, il n'est pas question d'organisation, ni de topique, d'instances ou de représentation. Celles-ci spécifient plutôt le psychique et en font par conséquent *un sous-ensemble* de l'animique. Ce sous-ensemble psychique est *organisé* et doué de « *représentance* ». Nous nous inscrivons ainsi à la suite de Jean-Claude Rolland, pour qui « l'appareil de l'âme est plus étendu que l'appareil psychique[10]. » Les appareils psychique et animique sont tous deux doués de mémoire, mais le psychique se différencie au sein de l'animique par l'organisation d'une « scène » pour les représentations. La polysémie de « représentation » est ici très appropriée. Elle signe 1- qu'il y a *représentance*, c'est-à-dire *délégation* d'un système de traces à une scène plus construite ; 2- que sur cette scène il y a « *re*-présentation », c'est-à-dire « remise en présence », sous une autre forme, de l'excitation due au stimulus interne ; 3- finalement, que la scène donne lieu à une *représentation* au sens de *mise en scène,* c'est-à-dire une élaboration ultérieure dans laquelle nous reconnaissons le matériau psychique par excellence : le fantasme. Le modèle du rêve est encore une fois reconnaissable.

Il n'est donc nullement nécessaire, pour distinguer entre psychique et somatique, de postuler un dualisme âme-corps. Si nous relisons bien la phrase de Freud où la pulsion apparaît « comme représentant psychique des stimuli issus de

---

[10] J.-C. Rolland, La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique, *Libres cahiers pour la psychanalyse,* n° 2, « Dire non », Automne 2000, p. 22.

l'intérieur du corps et parvenant à l'âme », nous pouvons noter un développement en cascade : stimuli issus de l'intérieur du corps → parvenant à l'âme → représentés psychiquement. Cela fait de la pulsion un concept qui dénote, comme déjà signalé, une *propagation du mouvement* à travers divers appareils. Si les stimuli sont dits par Freud « pulsionnels » lorsqu'ils proviennent de l'intérieur du corps en mode continu (impossibles à fuir ou à abolir de manière réflexe), nous avons ici une spécification supplémentaire : pulsionnel serait ce qui, des stimuli venant de l'intérieur du corps, se propage à travers l'appareil de l'âme jusqu'à l'élaboration d'une représentation psychique. La pulsion est donc d'une part elle-même un représentant, d'autre part elle est à son tour représentée (au sens politique) par *l'affect* et la *représentation*, donnant lieu à une « représentation » (cette fois, au sens scénique), c'est-à-dire à une *élaboration psychique.* C'est en cela aussi qu'elle est la « mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel » : l'appareil de l'âme est mis en branle par des stimuli internes et le travail exigé de lui produit, à terme, des scènes psychiques. « C'est sur le chemin de la source au but, écrira Freud aussi tard qu'en 1933, que la pulsion devient psychiquement efficiente[11]. »

Dans la section de « Pulsions et destins de pulsions » que nous examinons présentement, Freud

---

[11] « Angoisse et vie pulsionnelle », OCFP, vol. XIX, p. 179.

parle des pulsions en général, incluant la faim et la soif. La séquence que nous venons d'esquisser s'y applique aisément. Tous ne sera pas aussi simple dans le cas précis des pulsions sexuelles.

## Chapitre IV
## Les quatre dimensions de la pulsion

Les quatre composantes de la pulsion que distingue Freud dans « Pulsions et destins de pulsions » — poussée, but, objet et source — sont fortement interdépendantes. Seule la poussée semble moins fortement affectée par l'une ou l'autre des trois dimensions restantes, ce qui n'est pas surprenant si l'on considère l'aspect quasi-tautologique de la poussée : le mot même de pulsion la suppose. Pour ce qui est des trois autres, leur intrication est visible en ce que, dans la conception de Freud, les *buts* pulsionnels révèlent les *sources*, et leur variabilité se conjugue avec celle des *objets* pouvant servir à leur but général, la satisfaction.

La ***poussée*** est « le facteur moteur [de la pulsion], la somme de force ou la mesure de l'exigence de travail qu'elle représente. Le caractère de ce qui est poussant est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci. Toute pulsion est un morceau d'activité, quand on parle de façon relâchée de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que des pulsions à but passif[1]. » Il faut se demander si dans cette définition Freud se réfère à une *mécanique* psychique, comme on le lui reprochera, ou si son but premier ne serait pas de marquer le caractère actif de tout mouvement psychique. Comme la dernière phrase l'indique, la poussée, c'est *l'affirmation* de l'être psychique, même quand celui-ci se met en position passive.

---

[1] PDP, p. 169.

C'est essentiellement une conception de l'humain comme *animé de l'intérieur.* La poussée pulsionnelle, on ne verra nulle part Freud chercher à vraiment la mesurer, et ce, malgré le fait qu'il tienne le point de vue économique de la métapsychologie pour essentiel. Dire de la poussée qu'elle est l'essence de la pulsion, ce n'est pas s'alourdir sur un pléonasme, mais affirmer que tout ce que l'être humain fait, désire ou semble subir passivement est, sauf conditions extrêmes, le fait de son propre mouvement interne. Bien entendu, il s'agira de déterminer si c'est là une condition qui prévaut de tout temps ou si, au contraire, il est un moment où, la pulsion ne s'étant pas encore constituée, il existe une forme de véritable passivité qui ne soit pas une *passivation* secondaire.

La définition de la poussée semble conforter les reproches souvent faits à la métapsychologie freudienne de correspondre à une mécanique newtonienne inappropriée à son objet. On a souvent vu dans la pulsion, en tant que poussée, une force mécanique, une énergie. La notion de *libido*, d'ailleurs, conçue comme énergie de la pulsion sexuelle, semble justifier ce reproche, voire aggraver le problème. Cependant, même si Freud s'exprime sans contredit au moyen d'une métaphore physicienne derrière laquelle il suppose une réalité concrète — laissant à la biologie future le soin de la découvrir —, nous croyons que c'est lui attribuer une naïveté biologique qu'il n'a pas.

Ainsi, quand Freud dit de la poussée d'une pulsion qu'elle est « le facteur moteur de celle-ci, la somme de force ou la mesure de l'exigence de travail

qu'elle représente[2] », on n'a pas suffisamment souligné, nous semble-t-il, l'étrange mécanique que cela suppose. Si la pulsion était *en elle-même* une force mécanique, une énergie, elle représenterait alors une *capacité* de travail, non une exigence. Si la pulsion est, au contraire, une *exigence* — et non une simple capacité — de travail pour le psychique, c'est qu'elle *ne véhicule pas* de l'énergie, au sens d'un emboîtement mécanique. Il faut par conséquent évoquer à nouveau la représentance. La pulsion *représente* la « force » mise en branle par un processus excitateur. Ce processus excitateur se présente, pour ainsi dire, aux portes du psychique et cette *présentation* est bien le versant « physiologique » de ce qu'on appelle pulsion. Sur l'autre versant, cependant, l'ébranlement atteint un système tout aussi vivant et réactif, mais qui produira un travail d'un autre type : un travail psychique. Le processus excitateur, les stimuli internes causent un tumulte, un déséquilibre, un désordre, qui va exiger un certain travail. Ce tumulte est certes porté par une force et il est en cela représenté par le mouvement pulsionnel. Mais là s'arrête la métaphore mécanique. Dès que ce mouvement frappe à la porte de l'animique, il déclenche — du fait de la « corrélation » ou de la « cohérence » (*Zusammenhanges*) avec le corporel —, un travail d'un autre ordre que celui qui a servi d'amorce. La poussée désigne donc la *dynamique de l'ensemble* somato-psychique et non la transmission d'une énergie mécanique physico-

---

[2] *Ibid.*

chimique d'un niveau à un autre. À l'appui de cette conception de la transition entre deux systèmes dont les énergies et les langages sont différents, mentionnons que dans l'*Esquisse* de 1895, Freud posait clairement que « la quantité en Φ *se manifeste par* une complication en Ψ[3] ». S'il est donc indéniable que Freud use d'un langage mécaniciste, il nous semble tout aussi évident qu'il est toujours guidé, en définitive, par la « biologie étendue ». Biologie qui, traitant de la matière vivante, ne peut faire à moins d'y admettre une énergie, mais biologie qui ne fonctionne pas pour autant selon les lois de la mécanique. Même si Freud ne mentionne pas le terme, il nous paraît clairement s'agir de la transmission, non d'énergie, mais *d'information.* L'animique mis en branle se met à fonctionner selon ses modalités propres et en son sein se différencie, s'organise du psychique. Si, toutefois, le travail spécifiquement psychique échoue, alors on pourra pressentir plus facilement la *quantité* qui est à l'œuvre à l'arrière plan[4]. C'est un peu comme quand un téléviseur produit sur son écran de la « neige », faute de bien capter un « signal » qui puisse être « traité ». Le problème que ces considérations laissent tout de même en suspens, c'est celui de l'investissement et du désinvestissement des divers contenus psychiques

---

[3] S. Freud, *Esquisse… Op. cit.,* p. 334. Φ et Ψ étant deux sous-ensembles du système neuronique, aux propriétés différentes.

[4] Michel de M'Uzan, Les esclaves de la quantité, *La bouche de l'inconscient,* Gallimard, 1994.

(représentations) : si ce n'est pas de l'énergie qui se transmet, comment rendre compte, à partir des pulsions, de la prégnance plus ou moins grande de certaines représentations ou scènes dans l'inconscient ? C'est un problème que nous retrouverons dans les débats contemporains (voir chap. VII).

Le ***but*** de la pulsion semble, à première vue, la dimension la plus facile à traiter. « Le but d'une pulsion est toujours la satisfaction », écrit Freud. Mais il s'empresse de préciser que diverses voies peuvent mener vers ce but. De sorte que l'on peut distinguer le but général, ou but final — la satisfaction —, et les buts intermédiaires, c'est-à-dire les *modes* particuliers suivant lesquels ce but général est atteint. Lacan, dans son commentaire à « Pulsions et destins de pulsions », proposait de distinguer entre les deux sortes de buts à l'aide des termes anglais *goal* et *aim*, où *goal* marque la complétion du circuit « en boucle » de la pulsion, qui vise le retour à la quiescence, tandis que *aim* décrit le trajet effectif de ce circuit. « Le *goal* dans le tir à l'arc […] ça n'est pas l'oiseau que vous abattez, c'est d'avoir marqué le coup et par là atteint votre but[5]. » Le but général est donc toujours le même, mais les modalités suivant lesquelles on l'atteint varient grandement. Cette caractéristique de la pulsion présente un intérêt supplémentaire : c'est que si les *sources* pulsionnelles, leurs processus physicochimiques, ne sont pas connaissables, les

---

[5] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Seuil, 1973, p. 163.

buts pulsionnels spécifiques permettent de les révéler : la nature de la satisfaction nous y conduit, puisque la pulsion comporte cette curieuse propriété: « il semble que pour être suspendue, la stimulation en exige une autre, appliquée au même endroit[6]. » La possibilité d'atteindre le but final par divers buts intermédiaires nous indique par ailleurs qu'une *substitution* de but est concevable, la corollaire étant la possible substitution d'un objet par un autre. Les buts pulsionnels révèlent donc en même temps les *objets* possibles de celle-ci.

La notion d'*inhibition quant au but* indique pour sa part la possibilité que la pulsion n'atteigne pas le but intermédiaire qu'elle semblait viser, mais puisse dévier de son trajet pour atteindre à une satisfaction d'un autre ordre. Ici ce n'est pas seulement le but et l'objet qui sont modifiés, mais la nature même de l'éprouvé de satisfaction.

Se profile ainsi une différence majeure entre les pulsions sexuelles et les autres : on imagine mal comment on pourrait inhiber quant au but une pulsion d'autoconservation comme la soif, mais cette inhibition se conçoit très bien à propos de la pulsion sexuelle. Freud notera d'ailleurs que la pulsion sexuelle semble porter *en elle-même,* c'est-à-dire indépendamment de tout obstacle extérieur, une inhibition quant à l'atteinte de son but final[7]. L'inhibition quant au but connote donc quelque

---

[6] TE, p. 110.

[7] S. Freud, Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse (1912), *OCFP,* XI, p. 139.

chose de plus essentiel que les contingences éventuelles qui peuvent surgir sur la route vers la satisfaction. Freud suppose que c'est la conséquence de « certaines particularités que la pulsion a adoptées sous la pression de la culture[8] ».
Ces observations compliquent le problème de la satisfaction — en tant que but final — que l'on pouvait au départ estimer simple. Si le but final de la pulsion sexuelle n'est jamais pleinement atteint, cela donne, entre autres choses, l'intuition d'une « histoire » possible, d'un développement de la pulsion sexuelle au cours de l'évolution. Selon les vues évolutionnistes lamarckiennes[9] de Freud, une pression exercée à travers une longue période sur une fonction biologique peut en changer l'hérédité. Freud pose que les exigences de la culture ont modifié la pulsion, c'est-à-dire ont fini par inclure dans celle-ci une inhibition qui conduit à renoncer à une pleine satisfaction afin de maintenir le lien à l'objet. Un gain de cette modification, c'est que l'objet reste ainsi disponible lors d'une nouvelle « poussée » pulsionnelle. L'avantage adaptatif comporte cependant une scission dans la vie amoureuse, renforcée par le tabou de l'inceste. Le résultat : l'amour de l'objet et la satisfaction sexuelle se retrouvent sur des vecteurs divergents. La satisfaction pulsionnelle est plus grande avec un

---

[8] *Op. cit.*, p. 141.

[9] Lamarckisme : Théorie aujourd'hui récusée, du nom de Lamarck, selon qui une acquisition au cours d'une vie individuelle peut se transmettre biologiquement à la génération suivante.

objet qui n'est pas aimé tendrement, et vice-versa. En corollaire surgit aussi une « faim de stimulus », la recherche de l'excitation, sans doute dans le vain espoir de trouver enfin la satisfaction complète. Une autre conséquence est que cette modification de la pulsion sous l'effet de la culture pousse à un plus grand développement culturel, et par là, à des exigences de renoncement plus grandes encore !

On s'aperçoit ainsi, avec l'avantage de la rétrospective, que la notion d'inhibition quant au but annonce déjà, en 1912, les grands bouleversements théoriques que Freud introduira à partir de 1919, comme André Green l'a bien vu. Green considère en effet qu'on peut attribuer aux pulsions de destruction une telle inhibition, surtout si l'on tient compte que l'idéal — fonction centrale du surmoi, lié à la pulsion de mort — fait de « l'orgueil […] un but plus élevé que la satisfaction[10] », ce qui reprend et précise les vues de Freud sur l'effet de la culture. Selon une autre perspective, qui serait celle de Jean Laplanche, l'inhibition interne à la pulsion sexuelle envisagée par Freud n'est pas sans faire penser à cette version plus adoucie de la pulsion sexuelle qu'il présentera, après 1919, sous le terme d'Éros : composante sexuelle des pulsions de vie, mais beaucoup plus « liée » et civilisée que l'ancienne pulsion sexuelle, souvent qualifiée par Freud de « démonique ». Cet adoucissement obligera Freud à chercher un nouvel équivalent du « démonique » de la pulsion sexuelle d'antan. C'est ce qui entraînera

---

[10] A. Green, *Narcissisme de vie narcissisme de mort,* Minuit, 1983, p. 105.

Freud à invoquer une tendance bien moins policée : la pulsion de mort. Cette pulsion, Laplanche préférera la nommer « pulsion sexuelle de mort[11] ». Green et Laplanche font donc deux lectures symétriques, mais à notre avis moins contradictoires qu'il n'y paraît à première vue, dans la mesure où toutes les deux s'appuient sur le rôle « charnière » du narcissisme pour expliquer cette mutation dans la théorie des pulsions.

L'***objet*** est ce par quoi la pulsion pourra atteindre son but. La distinction entre le but général, qui est la satisfaction, et les buts intermédiaires — les modalités de cette satisfaction — ont déjà introduit l'idée de la substitution possible d'un objet par un autre. Freud écrit que l'objet est « ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originairement connecté, au contraire il ne lui est adjoint qu'en raison de son aptitude à rendre possible la satisfaction[12] ». L'objet de la pulsion peut en être changé aussi souvent qu'on veut, et à ce *déplacement* échoient les rôles les plus significatifs. Mais en dépit de cette variabilité de l'objet, il se produit des *fixations*, c'est-à-dire des liaisons particulièrement fortes entre la pulsion et l'objet.
Cette brève prise en compte de l'objet dans « Pulsions et destins de pulsions » est cependant loin de refléter fidèlement ce que Freud avait pu dire

---

[11] J. Laplanche, La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle, *in* Collectif, *La pulsion de mort,* PUF, 1986.

[12] PDP, p. 170.

sur la question de l'objet de la pulsion dans les *Trois essais* de 1905 et dont il reparlera dans les *Leçons d'introduction à la psychanalyse* de 1917[13].
Une première notation se rapporte au fait que la pulsion n'est pas un tout, mais se constitue par assemblage de *pulsions partielles* dont chacune est liée à une zone érogène ou à une fonction spécifique avant que celles-ci ne convergent, pense Freud, vers une pulsion génitale. Les pulsions partielles sont donc des pulsions *prégénitales*. Ce qui nous intéresse ici, en relation avec l'objet, c'est que ces pulsions, avec leurs zones correspondantes, semblent *dès l'origine* non seulement liées à ces zones, mais comporter aussi un objet assez spécifique, même si par la suite les objets seront sujets à variation. (Le cas de la pulsion de voir et de la pulsion sadique-masochiste est plus complexe.) Ainsi, *à l'origine,* la pulsion liée à la zone orale comporte, écrit Freud, un objet sexuel externe, le sein ou le biberon ; la zone anale comporte comme objet l'excrément. La zone génitale est en cela particulière. Freud décrit, sur le tard, une « organisation génitale infantile » chez le petit garçon, au cours de laquelle le pénis est fortement investi en fonction d'une vision « monosexuée » du monde : tous, homme ou femme, ont un pénis, ou alors ils sont castrés. Voilà donc une phase qu'on pourrait qualifier de « génitale-prégénitale », dans la mesure où c'est encore l'*objet partiel*, c'est-à-dire l'objet en tant qu'il est lié à la zone autoérotique, qui prime, et non *l'objet total*, la personne entière.

---

[13] OCFP, XIV.

Celui-ci résulte d'une évolution qui parviendra à « unifier les divers objets des pulsions isolées et les remplacer par un objet unique[14]. »
L'objet total, toutefois, n'apparaît pas simplement au terme d'un processus d'assemblage des objets partiels, il a ses précurseurs dans les objets de certaines pulsions partielles particulières. Dans la sexualité infantile, certaines pulsions ont d'emblée *des personnes* comme objets sexuels. Ce sont des pulsions apparaissant de façon relativement indépendante par rapport aux zones érogènes : les pulsions, scopique et exhibitionniste — du « plaisir de regarder-et-de-montrer » (*Schaulust*) — et les pulsions de cruauté, toutes deux au début relativement indépendantes des zones érogènes, la cruauté étant la plus indépendante des deux. Ces deux sortes de pulsions se lieront plus tard au reste de l'activité sexuelle. La pulsion cruelle provient vraisemblablement de la pulsion d'emprise et gouverne la sexualité prégénitale[15]. La pulsion d'emprise et la pulsion scopique se combinent pour leur part en une « pulsion de savoir » qui, d'abord en tant que curiosité sexuelle, jouera un rôle essentiel dans le travail d'élaboration psychique de l'enfant, notamment avec les théories sexuelles infantiles.
Considéré dans le cadre prégénital, l'objet présente donc plusieurs traits caractéristiques : 1- L'objet peut se trouver à l'extérieur (sein maternel) ou sur le

---

[14] IP, p. 340.

[15] TE, p. 119-121.

corps propre (excrément, pénis), ce qui compte c'est sa fonction de complément d'une zone érogène ou d'une pulsion partielle (scopique ou de cruauté). Les zones érogènes sont à ce stade indépendantes les unes des autres, elles procurent une satisfaction « sur place », un plaisir d'organe. 2- L'objet donne lieu à un *repli auto-érotique* qui peut-être assuré par des substitutions diverses de la série des objets oraux (suçotement), par une rétention anale ou par la masturbation infantile pénienne ou clitoridienne. Le repli autoérotique met en relief le narcissisme qui, sous cet angle, est décrit comme « la phase précoce de développement du moi pendant laquelle les pulsions sexuelles de celui-ci se satisfont autoérotiquement[16] ». 3- Cet objet est *séparable* du corps, en réalité (sein, excrément) ou en fantasme (pénis, clitoris). 4- Il peut donc être *perdu* et donner lieu à une angoisse de la perte, culminant en angoisse de castration ou de perte d'amour, qui conduiront l'enfant, suivant le schéma classique, à l'entrée dans l'Œdipe[17].

Dans les développements que connaît la relation à l'objet partiel, compte tenu de sa perte, apparaît plus évident son rôle de médiateur essentiel dans le mouvement pulsionnel. Rappelons que la pulsion est une mesure de l'exigence de travail imposée à l'animique du fait de sa corrélation au corporel.

---

[16] PDP, p. 178.

[17] La pratique, encore répandue dans plusieurs pays et cultures, de l'excision clitoridienne dément douloureusement le statut qu'on voudrait seulement symbolique de la castration.

Mais alors que, dans sa forme la plus simple, cela peut concerner un mouvement purement intrinsèque de l'excitation due aux processus somatiques, on peut s'apercevoir désormais, à partir des considérations sur l'objet et sa séparabilité, que l'exigence de travail psychique n'en est que plus grande et plus complexe. La théorie du rêve vient encore une fois éclairer les conceptions relatives au travail psychique d'élaboration de la pulsion. Le rêve illustre en effet ce que peut signifier une visée de satisfaction hallucinatoire, une retrouvaille de l'objet satisfaisant dont on est séparé. Dans la vie éveillée, préconsciente ou inconsciente, le *fantasme* remplira la même fonction.

Rêve et fantasme représentent donc des élaborations proprement psychiques des processus excitateurs. Cette élaboration est portée à son comble dans la mesure où une adaptation optimale de l'environnement aux besoins de l'enfant permet une entrée en scène de la pulsion qui ne soit pas éprouvée comme un éclatement de la psyché, mais donne lieu à un jeu entre fantasme et réalité dont résulte un enrichissement à la fois du monde interne et de la relation au monde externe : l'illusion créatrice[18]. Dans ce sens, l'objet psychique de la pulsion est nécessairement un objet perdu et donc un objet fantasmatique. La perte de l'objet partiel coïncide avec la reconnaissance de l'autre comme une personne séparée, qui peut se refuser à rester à la disposition des besoins pulsionnels de l'enfant.

---

[18] Conceptions bien connues de D.W. Winnicott, notamment dans *Jeu et réalité,* Gallimard, 1970.

Cette reconnaissance, plus ou moins parfaitement acquise, est compensée toutefois par le maintien, du lien à l'objet partiel, mais dans le fantasme. Selon la prépondérance que gardera ce lien dans l'organisation psychique de chacun, et même s'il est concevable que personne n'a jamais totalement liquidé ce lien aux objets partiels, divers destins pourront en découler en termes de difficultés psychopathologiques.

Le rapport entre l'objet et la pulsion sexuelle a par ailleurs fait l'objet d'une théorisation qui, surtout dans les pays da langue anglaise, s'est imposée comme le point de vue dominant en psychanalyse. C'est la *théorie des relations d'objet*, élaborée à partir des points de vue de Melanie Klein, Margareth Mahler et Edith Jacobson, entre autres, et suivant laquelle tant la source que le but de la pulsion au sens originel freudien passent au second plan, et c'est la *relation* précisément qui compte, avec ses modalités spécifiques à chaque étape du développement et les mécanismes de défense correspondants (p. ex. : incorporation dans la relation d'objet orale ; contrôle dans la relation d'objet anale, etc.). L'objet de la relation d'objet n'est cependant plus l'objet variable de la conception freudienne, mais devient lui aussi un objet spécifique de la phase libidinale considérée. De plus, les objets sont considérés avant tout comme des images internes des personnes réelles de l'entourage du sujet. La structuration psychique est considérée résulter de l'intériorisation de la relation à ces objets avec les affects correspondant à l'expérience vécue par rapport à eux. « Cette

structure interne duplique dans le monde intrapsychique des relations tant réelles que fantasmées...[19] »

Le sens de la flèche dans le couple pulsion → objet est généralement considéré comme allant de soi : une pulsion d'origine interne est, pour ainsi dire, à la recherche d'un objet au moyen duquel elle pourra être satisfaite. Cet objet est trouvé soit sur le corps propre, soit sur une autre personne. Ce sens de la flèche, toutefois, ne paraît évident qu'une fois la pulsion « mise en place ». Dans le cadre d'une *théorie de la séduction généralisée,* Jean Laplanche a proposé une inversion de la flèche pour rendre compte de l'implantation, chez l'enfant, de la pulsion sexuelle à partir des messages « compromis » de l'adulte[20]. L'objet (externe) des besoins d'autoconservation de l'enfant est donc considéré pour ce qu'il est : un autre humain, lui-même doté d'un inconscient sexuel qui ne peut manquer de « compromettre » les messages, la communication par ailleurs adaptée à ces besoins. Cet objet relativement bien adapté, comme la « mère *good enough* » de Winnicott, est en même temps un objet excitateur. Pour saisir cette excitation on n'a donc pas besoin de tenir compte

---

[19] O. Kernberg, Relations d'objet (théorie des -), in *Dictionnaire international de psychanalyse,* sous la direction de A. de Mijolla, Calmann-Lévy, 2002, p. 1429.

[20] J, Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse,* PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1987, plusieurs rééditions dans la collection « Quadrige ».

des mystérieux processus physicochimiques supposés par Freud, sans pour autant les nier. L'excitation peut concerner toutes les modalités de la communication, verbales et non verbales. La part inconsciente, sexuellement chargée, de cette communication est implantée chez l'enfant qui, ne disposant pas des moyens de traduction de cette part du message, la reçoit comme une énigme, une épine irritative, provoquant en mode continu sa pulsion à traduire qui s'exprime notamment à travers les théorisations sexuelles infantiles. L'intraduisible du message de l'adulte s'installe ainsi en tant qu'*objet-source* de la pulsion[21]. On voit par là se rejoindre, en une nouvelle boucle du circuit pulsionnel, l'objet et la source. Attention toutefois à ne pas confondre l'objet-source théorisé par Laplanche avec les objets, réels ou fantasmés, qui sont les instruments de la satisfaction pulsionnelle. L'objet-source de la pulsion, on peut dire que c'est ce qui se constitue « en forme de ça » du fait de l'échec inévitable du processus de traduction chez l'enfant. Un « ça » qui n'est donc pas une source somatique primordiale, mais le *résultat* d'un refoulement originaire[22]. C'est une conception de la source fort différente de celle qu'en avait Freud, auquel Laplanche reproche d'avoir banalisé et inutilement biologisé les pulsions

---

[21] J, Laplanche, La pulsion et son objet-source. Son destin dans le transfert, in *Le primat de l'autre en psychanalyse,* Flammarion, coll. « Champs », 1997. Voir aussi le chap. VII du présent volume.

[22] J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse, op. cit.,* p. 43.

sexuelles en les étudiant en bloc avec les autres pulsions[23].
La différence est notable si l'on considère la conception de la source par Freud dans « Pulsions et destins de pulsions » : « Par ***source*** de la pulsion on entend ce processus somatique dans une partie du corps, dont le stimulus dans la vie d'âme se trouve représenté par la pulsion. On ignore si ce processus est de nature chimique ou s'il peut être aussi correspondre à la déliaison d'autres forces, mécaniques par exemple. L'étude des sources pulsionnelles n'appartient plus à la psychologie…[24] » Cette remarque est de 1915, et semble indiquer du même coup un désintérêt de Freud pour le problème des sources pulsionnelles, même si, dix ans plus tôt, dans les *Trois essais,* il avait avancé plusieurs hypothèses et remarques à ce sujet, et s'il reprendra l'idée huit ans plus tard, dans *Le moi et le ça*. Ce désintérêt peut s'expliquer par le fait que dans tous les cas, les notations de Freud se situent à la limite de ce que la spéculation psychobiologique lui permet d'imaginer.
Dans la citation ci-dessus, il convient de souligner une fois de plus combien la définition de la source va néanmoins à l'encontre d'un conception purement mécanique de la pulsion. Quelle que soit la nature du processus somatique en question, il est

---

[23] J. Laplanche, *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud,* Synthélabo, « Les empêcheurs de penser en rond », 1993. Réédité sous le titre *La sexualité humaine*. *Biologisme et biologie*.

[24] PDP, p, 170.

*représenté* dans la vie d'âme par la pulsion. Voilà de nouveau apparaître la notion de représentance, de délégation et de représentation, c'est-à-dire rien qui ressemble à la simple transmission de la force.
Définir la source comme un processus somatique passe encore, tant que Freud parle de la pulsion en général, sur le modèle de la faim et de la soif. Pour ce qui est du sexuel, on se souviendra que, du temps où il tenait encore pour vraie la théorie de la séduction, les zones érogènes résultaient de l'impact des gestes séducteurs de l'autre, tandis qu'à présent, même à propos de la pulsion sexuelle, Freud conçoit une sorte d'histoire naturelle du processus. Ce naturalisme sera pris en charge par la théorie de *l'étayage* des pulsions sexuelles sur les fonctions vitales, véritable successeur de la théorie de la séduction (voir plus loin). On est toutefois tenté de penser que le désintérêt relatif pour la question des sources pulsionnelles — que Freud confie à la biologie, cette fois au sens restreint — est le signe d'un malaise théorique plus important. En effet, même si Freud n'est pas le mécanicien ou l'hydraulicien naïf qu'on lui reproche d'être, il reste que la question de la source et de la représentance des processus somatiques dans l'animique pourrait entraîner une révision profonde de l'idée même de pulsion. Tout comme nous l'avons vu à propos de l'inhibition quant au but, il se pourrait que nous touchions ici à une autre prémisse des grands bouleversements à venir dans la théorie des pulsions. Nous verrons en effet au chapitre VI que Freud va délaisser cette notion restreinte de source pour chercher quelle pourrait être la fonction, *le*

*sens biologique général de tout mouvement pulsionnel.*

**Classification des pulsions.**
Avant d'en venir là, tant que Freud travaille avec la prémisse de la prédominance du principe de plaisir, deux grands groupes de pulsions s'imposent : les pulsions du moi ou d'autoconservation et les pulsions sexuelles. Classification provisoire et nullement principielle. Elle repose néanmoins, d'une part, sur l'expérience psychanalytique : les névroses sont fondées sur un conflit entre les revendications de la sexualité et celles du moi ; d'autre part, sur des considérations biologiques : l'individu doit assouvir les besoins de sa propre subsistance, mais sa fonction sexuelle de reproduction dépasse les limites de son existence individuelle et sert à la continuation de l'espèce.

**Théorie de l'étayage**
L'autoconservation se réalise grâce à des pulsions, ou mieux, des fonctions adaptées à des besoins vitaux : l'alimentation ou l'élimination des déchets du métabolisme en sont des exemples patents. En tant que telles, elles ne présentent au psychisme d'autre tâche que d'élaborer les conduites appropriées à la situation. Cependant, comme le petit humain arrive au monde dans un état où il est incapable, pendant très longtemps, de pourvoir à ses propres besoins, l'autoconservation s'inscrit d'emblée dans un contexte relationnel, ce qui ne manquera pas d'avoir des incidences sur le cours du développement psychosexuel de l'enfant. Pour

Freud, les fonctions d'autoconservation, alors même qu'elles jouent leur rôle spécifique, procurent une sorte de point d'appui à l'émergence d'expériences de plaisir liées à des zones particulières du corps, les zones érogènes. Cette théorie, dite de l'*étayage*, s'illustre aisément à propos de la fonction de nutrition avec le surgissement concomitant du plaisir du suçotement chez le nourrisson : alors que la bouche et les lèvres relèvent d'emblée, tout comme le sein ou le biberon, de la fonction de nutrition, ils deviennent bientôt le lieu d'un plaisir qui s'autonomise par rapport à la faim. L'enfant rassasié de lait n'en continue pas moins de « suçoter » : un plaisir que l'on considère sans hésiter, dans un regard rétrospectif d'adulte, comme sexuel. On résume généralement cela par la formule : les pulsions sexuelles se développent en *étayage* sur les fonctions d'autoconservation.

Ce phénomène de l'étayage, nous avons vu qu'il intéresse la réflexion sur les composantes de la pulsion. Chacune de ces composantes, en effet, s'applique tout aussi bien, sinon mieux, aux pulsions d'autoconservation qu'aux pulsions sexuelles. Les pulsions d'autoconservation ont parfois été considérées comme l'équivalent de l'instinct. La poussée y correspondrait à l'intensité du besoin ; le but général serait le même : la satisfaction, mais les buts spécifiques seraient soumis à des contraintes plus grandes que pour la

satisfaction sexuelle[25] (on ne peut se nourrir de n'importe quoi) ; la source serait la zone ou le système physiologique concerné ; l'objet, finalement, serait ce par quoi le besoin est comblé, lui aussi beaucoup plus prédéterminé par la nature du besoin qu'il ne l'est dans la pulsion sexuelle.

La notion d'étayage du sexuel sur l'autoconservation décrit donc une série de déplacements concernant certaines de ces composantes. Si le but général demeure toujours une satisfaction, si la poussée reste une mesure de l'exigence, il se produit un changement d'objet indiscutable: l'aliment cède la place, lors du suçotement, au mamelon et aux lèvres elles-mêmes. Mais il y a plus : si tant est qu'on peut parler d'instinct chez l'humain, il est fort déficient. L'étayage aura donc un rôle supplémentaire fonctionnant en sens inverse : celui de soutenir les fonctions vitales. On ne se nourrira plus par simple « besoin de calories », mais par appétit, par désir et plaisir de manger ; plaisir du palais et de l'odorat, mais aussi des yeux, et désir-plaisir de vivre en général. Plaisir dont la perte, comme nous l'enseigne l'anorexie, rendra inintéressante, voire répugnante, la fonction d'alimentation pourtant toujours aussi essentielle à la vie. Le libidinal, une fois étayé sur le vital, sera donc à son tour un soutien essentiel des fonctions d'autoconservation.

---

[25] Notons que pour J. Laplanche, la pulsion sexuelle ne vise pas la satisfaction (décharge), mais l'accroissement de l'excitation. Voir chap. VII.

**Pulsions et instincts.**
Le besoin de distinguer la pulsion de l'instinct ne découle pas de quelque imprécision chez Freud, dont l'usage du mot *Instinkt* a été assez précis et systématique pour désigner autre chose que la pulsion. Ce besoin a été suscité par un problème de traduction. James Strachey, le traducteur anglais officiel de Freud a en effet choisi de traduire *Trieb* par « *instinct* », plutôt que « *drive* », un néologisme à ses yeux inacceptable. Ce choix terminologique a eu pour effet regrettable d'infléchir la conception des pulsions du côté des instincts de l'éthologie, avec leur nature innée et leur relative fixité. L'instinct, contrairement à la pulsion, est en effet considéré avoir des objets relativement prédéterminés et une séquence comportementale assez prévisible, voire stéréotypée.
Laplanche a jadis proposé de sous-titrer le dernier des *Trois essais sur la théorie sexuelle,* « l'instinct retrouvé », ou mieux, « l'instinct mimé ». Il désignait par là un pseudo-retour de l'instinct sur la scène de la puberté, lorsque les pulsions semblent converger vers leur but « naturel » génital. Laplanche a cependant mis en garde contre cette apparence, en signalant que chez l'humain, cet instinct est « soumis à un processus qui le mime, le déplace et le dénature : la pulsion[26] », de sorte que « l'exception — nous voulons dire la perversion — finit par emporter avec elle la règle. […] Ce qui est perverti c'est toujours l'instinct, mais c'est en tant que fonction vitale qu'il est perverti *par* la

[26] J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse, Op. cit.*, p. 39.

sexualité[27]. » On voit donc que l'instinct dont il est question, et qui est perverti, c'est une fonction qui sert de point de repère… très virtuel, dans la mesure où la subversion par le sexuel est toujours déjà là.
Y a-t-il lieu, encore aujourd'hui, de comparer pulsion et instinct ? Rien n'est moins sûr, si l'on songe que l'éthologie contemporaine elle-même tend à remettre en question l'importance du concept d'instinct[28]. Déjà dans *L'origine des espèces,* Darwin écrivait : « Je n'essaierai pas de définir l'instinct. […] Chacun sait ce que l'on entend lorsque l'on dit que c'est l'instinct qui pousse le coucou à émigrer et à déposer ses œufs dans le nid d'autres oiseaux. On regarde ordinairement comme instinctif un acte accompli par un animal, surtout lorsqu'il est jeune et sans expérience, ou un acte accompli par beaucoup d'individus, de la même manière, sans qu'ils sachent en prévoir le but, alors que nous ne pourrions accomplir ce même acte qu'à l'aide de la réflexion et de la pratique. *Mais je pourrais démontrer qu'aucun de ces caractères de l'instinct n'est universel, et que* [l'] *on peut constater fréquemment, même chez des êtres peu élevés dans l'échelle de la nature, l'intervention d'une certaine dose de jugement et de raison*[29]. »

---

[27] *Op. cit.,* p. 40, passim.

[28] Voir notamment à ce sujet J.-L. Renck et V. Servais, *L'Éthologie. Histoire naturelle du comportement*., Seuil, « Points », 2002.

[29] Charles Darwin, *L'origine des espèces,* Flammarion 1992, p. 261-262. Italiques ajoutés.

Pour Freud, ce qui, chez l'humain, peut le mieux se comparer à l'instinct des animaux, ce sont les fantasmes originaires (séduction, castration, scène primitive), qu'il tient pour phylogénétiquement transmis, ce qui ne va pas sans problèmes eu égard à la génétique moderne.

## Chapitre V
## Les destins des pulsions sexuelles et le narcissisme.

Les pulsions sexuelles, c'est celles que la pratique psychanalytique a permis de mieux connaître. C'est de leurs destins que Freud peut donc parler le mieux : *le renversement dans le contraire, le retournement sur la personne propre, le refoulement* et *la sublimation.* Que les pulsions sexuelles, déjà dotées d'un but et d'un objet, aient aussi un *destin,* voilà qui les démarque encore plus des autres pulsions. Ainsi, il ne saurait être question de refouler ou sublimer la faim, la soif ou toute autre pulsion d'autoconservation.

Les deux premiers destins (retournement et renversement) se distinguent en ce qu'ils concernent non le mouvement pulsionnel lui-même, mais la position du sujet et de l'objet en regard des effets de ce mouvement. Lacan en a souligné l'enveloppe grammaticale, avec la forme active, passive et réfléchie du verbe, mais il a insisté sur le fait que l'essentiel dans ces deux destins, c'est l'aller-retour, la forme circulaire du trajet de la pulsion[1]. De ces destins, Freud dit qu'ils peuvent aussi être considérés comme des modes de défense contre les pulsions au même titre que tout ce qui s'interpose sur la voie d'accession directe du but.

Renversement en son contraire et retournement sur la personne propre s'entrecroisent parfois de façon inextricable. À strictement parler, le *renversement*

---

[1] J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, op. cit.*, p. 162.

concerne *les buts* pulsionnels spécifiques et se ramène soit à un renversement de l'activité en passivité, p. ex. à la place du but actif : tourmenter, regarder est installé le but passif : être tourmenté, être regardé, soit à un renversement de contenu, dont il n'existerait qu'un seul exemple : la transformation de l'amour en haine. Le *retournement* concerne le *changement d'objet*. La confusion entre les deux est cependant facile si l'on pense que l'exhibitionniste jouit de la dénudation subie passivement (changement de but : être regardé au lieu de regarder), mais partage la passion du voyeur qui regarde le corps propre (changement d'objet). Le cas du couple sadisme-masochisme est encore plus compliqué. Le masochiste subit passivement (changement de but) mais en même temps prend part à la jouissance de la fureur exercée contre sa personne (changement d'objet). Il faut toutefois noter qu'ici Freud considère le sadisme comme la pulsion primaire sur laquelle opèrent les deux destins. Or, il proposera en 1924, après la dernière mutation théorique sur les pulsions, l'existence d'un masochisme érogène primaire. Qui plus est, ce masochisme primaire sera dit, à l'origine, identique au sadisme, en conformité avec la prise en compte de la pulsion de mort[2].

Retenons du renversement et du retournement, d'une part que ce n'est pas un hasard s'ils concernent essentiellement les pulsions dont Freud disait qu'elles ont dès l'origine une autre personne pour objet : la pulsion de voir et la pulsion de

---

[2] S. Freud, « Le problème économique du masochisme », *OCFP,* XVII.

cruauté. Freud remarque que toutes deux sont des pulsions « ambivalentes », c'est-à-dire se présentant par couples d'opposés. Mais elles ont aussi en commun de se situer nécessairement dans le contexte d'un destin plus général de la pulsion sexuelle : l'investissement libidinal du moi, le *narcissisme.* Très tôt, Ferenczi en avait d'ailleurs conçu le mécanisme, sans lui donner ce nom. Il parlait plutôt de *l'introjection de la pulsion* dans le moi, à la faveur de la relation avec l'objet libidinal. Cette introjection était pour lui la manière dont le moi s'enrichit aux dépens de l'inconscient[3].

Si les pulsions liées à des zones érogènes orale, anale ou phallique-génitale comportent une satisfaction autoérotique, il reste que c'est une satisfaction « sur place », indépendante de la conception de l'image unifiée et investie de soi qui définit spécifiquement le narcissisme. Ce terme a donc deux sens possibles : un sens très général concernant tout ce qui se produit autoérotiquement, sans recours à un objet extérieur, et un sens plus spécifique qui concerne aussi l'auto-érotisme, mais cette fois en tant qu'il se porte sur l'image de soi. Cette image de soi se forme sur le modèle de la perception unificatrice de l'image de l'autre semblable[4]. On peut donc avancer que les pulsions qui ont d'emblée une autre personne pour objet

---

[3] S. Ferenczi, (1910), Transfert et introjection, *in Œuvres complètes,* vol. 1, Payot.

[4] J. Lacan a développé cet aspect dans son article bien connu, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, *Écrits,* Seuil, 1966.

(pulsion de cruauté et pulsion scopique) guident l'élaboration de l'image narcissique et s'inscrivent d'emblée dans ces jeux de miroirs complexes que sont les retournements et renversements.
Il y a plus : dans la mesure où ils offrent cette mobilité des positions du sujet et de l'objet (active, passive, réfléchie), plus grande que dans le jeu des pulsions partielles liées à une zone, on peut avancer qu'elles guident également le processus de sublimation. Si l'on songe que la pulsion de cruauté découle de la pulsion non sexuelle d'emprise, c'est à celle-ci qu'il faut attribuer le fait d'avoir son objet dans une personne extérieure. La pulsion scopique trouve aussi son objet dans une personne extérieure, *avant* de se constituer comme pulsion sexuelle auto-érotique[5]. Voilà donc deux pulsions qui, à l'instar de l'autoconservation, montrent la voie vers le monde extérieur, mais en y transportant, dans un second temps, l'intérêt libidinal et la possibilité d'une transformation du but sexuel. C'est comme si la sexualisation de ces deux pulsions de base n'était jamais complète et laissait ouverte la voie vers un destin en partie non sexuel.
Trois polarités résultent de ces deux premiers destins pulsionnels : 1- sujet (moi)-objet (monde extérieur ; 2- plaisir-déplaisir ; 3- actif-passif. Les deux premières polarités se conjuguent très tôt dans l'instauration d'un état narcissique où moi (sujet) et plaisir coïncident, tandis que se superposent

---

[5] Freud dit de la pulsion de regarder qu'elle a d'emblée un objet narcissique, sur le corps propre, mais dans les *Trois essais,* ses objets, ce sont d'autres personnes.

déplaisir et monde extérieur (objet). Création d'un « moi-plaisir purifié », constitué par l'introjection des objets qui sont source de plaisir et l'expulsion de ce qui cause du déplaisir. Se trouve ainsi radicalement modifié ce qui était au début un « moi-réalité » qui différenciait aisément entre intérieur et extérieur[6].

Un cas particulier de renversement en son contraire, c'est celui de l'amour et de la haine, seul exemple, écrit Freud, d'un renversement qui ne soit pas de simple position, mais de contenu. La polarité déterminant un moi-plaisir purifié forme en effet simultanément celle de l'aimer et du haïr qui reflètent respectivement l'attraction par ce qui est source de plaisir et la répulsion envers ce qui cause du déplaisir. Une remarque nous paraît ici devoir être soulignée, en regard de reformulations à venir (voir chap. VI) : « Il est remarquable que dans l'usage du mot "haïr" ne se fait jour aucune relation aussi intime [que dans le mot "aimer"] au plaisir sexuel et à la fonction sexuelle, mais que la relation de déplaisir semble être la seule décisive. Le moi hait, exècre, persécute, avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui source de sensations de déplaisir, qu'ils signifient pour lui indifféremment un refusement de satisfaction sexuelle ou un refusement de la satisfaction des besoins de conservation. On peut même affirmer que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle,

---

[6] Voir aussi La négation (1925), *OCFP,* XVII.

mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation.[7] »

Une autre polarité doit cependant être soulignée : celle qui oppose l'amour et la haine d'un côté à l'indifférence, de l'autre côté. Il faut bien noter qu'il s'agit d'une indifférence libidinale : il n'y a de mouvement ni d'amour ni de haine. C'est encore une fois la marque d'un narcissisme, mais plus radical en ce qu'il ne tient pas du tout compte de l'objet, pas même pour le haïr. Il faut donc tenir le narcissisme comme décrivant une situation fort complexe, avec divers degrés d'ouverture ou de fermeture par rapport aux objets, mais reposant dans tous les cas sur un destin particulier de la libido : sa fixation dans une structure psychique, le moi, dont la première fonction est de s'interposer de diverses manières entre les mouvements pulsionnels et l'atteinte de leurs buts.

Cette « introduction » du narcissisme n'est pas une nouveauté parmi d'autres dans le cours de la théorisation sur les pulsions. Elle en préfigure les bouleversements à venir, pour au moins deux raisons : 1- En posant un investissement durable de libido dans le moi elle enlève aux pulsions sexuelles leur caractère de contraste par rapport à l'autoconservation. Celle-ci est en quelque sorte prise en charge par la libido du moi. 2- Pour que cet investissement stable soit pensable, le moi doit se concevoir comme résistance aux pulsions (ce qu'il a toujours été), mais oeuvrant désormais avec les armes des pulsions elles-mêmes. La « poussée »

---

[7] PDP, p. 184-185.

pulsionnelle semble s'être fait happer et stabiliser dans le moi, maintenant conçu comme le grand réservoir de libido. Ce qui reste de « poussant » devra se retrouver ailleurs. Nous verrons que c'est ce qui se présente en effet dans le dernier dualisme pulsionnel, que Freud proposera au lendemain de la première guerre mondiale.

Un des destins des pulsions sexuelles les plus fréquentés par la psychanalyse, c'est évidemment le *refoulement*. Le sujet est tellement important que Freud en a traité dans un chapitre à part de la *Métapsychologie*. Quant à nous, il nous est impossible, faute d'espace, de lui accorder la place qui lui revient. Marquons au moins ceci que, en toute logique avec la notion de représentance pulsionnelle, on ne saurait parler de refoulement des pulsions elles-mêmes. Il faut parler de *refoulement des représentants psychiques* des pulsions. Même dans ce cas, il faudra distinguer entre les destins des deux représentants de la pulsion : l'affect et la représentation. À proprement parler, c'est la représentation qui est refoulée, c'est-à-dire qui peut disparaître du champ de la conscience, ou encore y rester, mais désinvestie de son intérêt libidinal et donc rendue inopérante. La représentation, c'est une part de cette élaboration dont nous avons parlé, par laquelle le mouvement de la pulsion atteint le domaine psychique et y déclenche des processus spécifiques. Cette représentation est toujours plus ou moins colorée par une charge affective : c'est le « montant d'affect » que, dès 1894, Freud fait équivaloir à une « somme d'excitation », c'est-à-dire une « quantité […] capable d'agrandissement,

d'amoindrissement,, de déplacement et d'éconduction, et *qui s'étend sur les traces mémorielles des représentations, un peu comme une charge électrique à la surface des corps*[8]. » Nous trouvons-là, à une époque où la théorie des pulsions était encore inexistante, la notion de quantité. Cette fois, nous comprenons qu'elle se prête au refoulement non parce qu'elle pourrait être abolie — le point de vue économique, « loi de Lavoisier » de la métapsychologie, exigerait de rendre compte de cette disparition —, mais parce qu'elle peut être *déplacée*. La disjonction entre une représentation et sa charge affective, autrement dit le désinvestissement de la représentation dans le système préconscient-conscient, est l'essentiel du refoulement. La pulsion n'en continuera pas moins d'exister, mais son mouvement devra trouver d'autres issues. Ses composantes auront des destins séparés, mais le compte devra y être à la fin. C'est ce qui permet à Freud d'envisager qu'en dehors d'une satisfaction sexuelle, directe ou indirecte, il peut exister aussi une *sublimation*, c'est-à-dire une mise au service de l'énergie pulsionnelle vers des fins non sexuelles et socialement valorisées. Un chapitre entier de la *Métapsychologie* devait être consacré par Freud à ce destin spécifique de la pulsion sexuelle, mais on ne sait s'il a été écrit ; en tout cas, il ne nous est pas parvenu.

---

[8] S. Freud, Les névropsychoses de défense, *OCFP*, III, p. 17-18 (italiques ajoutés).

## Chapitre VI
## Pulsions de vie, pulsion de mort.

Les années 1919-1920 sont ordinairement désignées années du « tournant » dans la pensée de Freud. Ce tournant, concerne essentiellement la théorie des pulsions, même si les conséquences en seront plus vastes. Le point de départ de cette révision théorique sera donné par des observations cliniques résultant de la Grande guerre. Les souffrances névrotiques spectaculaires de nombreux soldats de retour du front remettent au premier plan la clinique des névroses traumatiques et attirent l'attention sur des faits psychiques que le travail avec les psychonévroses classiques avait pu occulter. Le fait principal est celui-ci : les névroses traumatiques ressemblent par beaucoup d'aspects à l'hystérie, mais s'en différencient par un trait essentiel : la grande détresse psychique. Les personnes atteintes présentent une symptomatologie dont la caractéristique majeure est de ramener constamment le sujet vers le moment traumatique. La vie onirique de ces malades concourt également à ce retour vers la situation traumatisante. Freud note que « de cela, on s'étonne beaucoup trop peu[1] ».

L'étonnement freudien, lui, se fonde sur les acquis préalables de la psychanalyse et illustre de façon magistrale combien il faut être armé d'une théorie conséquente afin de pouvoir remarquer des faits qui ne cadrent pas avec elle, et donc pouvoir modifier la théorie elle-même. La théorie de Freud affirmait en effet que l'essentiel de la vie psychique était régulé

---

[1] APP, p. 283

par le principe de plaisir ; en corollaire, les rêves étaient des accomplissements de souhait. Or la fixation au traumatisme que révèlent les névroses de guerre et autres névroses traumatiques contredit ce postulat. En théoricien rigoureux, Freud se voit contraint de vérifier si cette contradiction est une exception, éventuellement admissible dans la théorie générale à l'aide d'une hypothèse supplémentaire *ad hoc*, ou s'il faut revoir la théorie dans son ensemble. Freud commence donc par examiner si la tendance au retour vers l'expérience traumatique se retrouve ailleurs que dans les névroses qui suivent les grandes catastrophes comme la guerre ou les accidents ferroviaires. Il remarque alors que cette tendance, voire cette *contrainte de répétition*, est à l'œuvre dans le jeu des enfants et dans mainte répétition survenant dans le cadre du transfert de patients « ordinaires ». « Fait nouveau et remarquable », ces répétitions ont pour caractéristique de ramener dans le présent des « expériences vécues du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui même en leur temps ne peuvent avoir été des satisfactions, serait-ce pour les motions pulsionnelles depuis lors refoulées[2] ».

Il fallait avoir adhéré fermement aux conceptions métapsychologiques antérieures pour pouvoir ainsi s'émouvoir d'un fait que le sens commun considèrerait comme allant de soi : le sujet traumatisé continue à souffrir de son traumatisme. Or cela ne va pas du tout, justement, puisque tous

---

[2] APP, p. 290-291.

les faits de la vie psychique explorés jusque-là semblaient converger vers la prédominance du principe de plaisir. La question qui se pose maintenant est celle-ci : « […] S'il y a dans l'animique une telle contrainte de répétition, nous voudrions savoir à quelle fonction elle correspond, dans quelles conditions elle peut se faire jour et dans quelle relation elle se trouve avec le principe de plaisir auquel, après tout, nous avons jusqu'ici imputé la domination sur le cours des processus d'excitation dans la vie d'âme[3]. »

Pour y répondre, Freud s'engage dans une spéculation théorique qui aboutira à des considérations très larges concernant l'apparition du vivant dans l'univers et ses conséquences. Tout au long de sa réflexion, Freud souligne les risques encourus par une démarche qui le conduit de plus en plus loin des faits, socle habituel de son élaboration théorique. À plus d'un endroit il souhaite avoir tort, est tenté de rebrousser chemin, mais poursuit néanmoins son idée « pour voir jusqu'où cela mène ». C'est donc en tenant compte des propres appréhensions de Freud que nous devons aborder les idées apparues lors de ce « tournant ».

Il est impossible de suivre ici à la trace son raisonnement. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur, nous contentant, pour notre part, d'en esquisser les résultats.

*Un premier élément* est que les névroses traumatiques résultent d'une effraction étendue du pare-stimuli, ce filtre ou enveloppe protectrice de

---

[3] APP, P. 294.

l'organisme qui atténue l'intensité du contact avec le monde extérieur. L'effraction apporte un afflux massif d'excitations alors que le système nerveux est dans un état d'impréparation. Par analogie, puisque le système psychique est dépourvu de pare-stimuli pour ce qui concerne l'excitation pulsionnelle (de source interne), les pulsions « occasionnent fréquemment des perturbations économiques qui doivent être mises sur le même plan que les névroses traumatiques[4] ». Dans les deux cas — effraction externe ou montée pulsionnelle interne —, la tâche de l'appareil psychique est la même : maîtriser, lier l'excitation, afin qu'elle puisse être écoulée selon les voies du principe de plaisir ou de son dérivé, le principe de réalité. Une remarque s'impose aussitôt : le « tournant » conduit en fait vers une piste déjà ancienne, la piste traumatique. Plus ou moins reléguée à l'arrière-plan depuis 1897, elle revient en force, bien que dans un tout nouveau cadre conceptuel. La nouveauté consiste à avoir trouvé le moyen de concilier la théorie traumatique et la théorie des pulsions qui lui avait succédé.

*Un second élément* résulte de considérations sur la contrainte de répétition : d'une part, ses manifestations ont un *caractère pulsionnel* ; d'autre part, la répétition elle-même semble viser la maîtrise de l'excitation qui a fait défaut dans la situation traumatique, que l'effraction soit venue de l'extérieur ou de l'intérieur. La répétition, sous ces deux aspects — pulsionnel et de maîtrise — semble

---

[4] APP, p. 305.

conjuguer les exigences du principe de plaisir et de quelque chose qui a dépassé ce dernier et dont elle tente de remettre en place les conditions nécessaires. Ainsi, d'une part, dans le jeu des enfants par exemple, il est clair que même la répétition d'une situation pénible apporte une satisfaction (transformation de la passivité en activité, maîtrise et vengeance, puis finalement symbolisation de l'absent). La répétition de situations pénibles dans le transfert, au contraire, « passe outre, de toutes les façons, au principe de plaisir[5] ».

Le rapprochement du pulsionnel avec la contrainte de répétition, que ce soit dans le cadre du principe de plaisir ou de son au-delà, suggère à Freud qu'il vient de découvrir une propriété générale des pulsions qui lui aurait échappé jusque-là : « Ainsi, une pulsion serait une poussée inhérente à l'organique doué de vie en vue de la réinstauration d'un état antérieur que cet être doué de vie a dû abandonner sous l'influence de forces perturbatrices externes, elle serait une sorte d'élasticité organique ou, si l'on veut, la manifestation de l'inertie dans la vie organique[6]. »

Si nous nous arrêtons un instant sur cette nouvelle définition générale des pulsions pour la comparer à celle formulée quatre ans plus tôt dans « Pulsions et destins de pulsions », nous serons d'abord frappés par un changement important, soit la généralisation du concept de pulsion à tout le vivant (Freud parlera

---

[5] APP, p. 307.

[6] APP, p. 308.

même de « pulsions organiques »), et par conséquent le recadrage conceptuel des pulsions en tant que *principe universel* et non plus en tant que « représentant psychique des stimuli issus de l'intérieur du corps ». Laplanche et Pontalis soulignaient déjà dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* cette mutations essentielle. L'analyste américain Hans Loewald l'a martelé à son tour : alors que dans « Pulsions et destins de pulsions », c'était l'appareil psychique qui devait se débrouiller avec les pulsions, en fonction de l'un ou l'autre des principes régulateurs (de plaisir, de constance ou d'inertie), « désormais, cependant, les pulsions elles-mêmes sont devenues des expressions de ce principe ; ce ne sont plus des forces qui interfèrent avec ce principe ou qui le font entrer en action. […] Elles *manifestent* le principe de constance au lieu de le déclencher[7]. »

La nouvelle définition générale des pulsions, en tant que poussée « en vue de la restauration d'un état antérieur », Freud lui-même la trouve déconcertante, « car nous sommes habitués à voir dans la pulsion le facteur poussant à la modification et au développement[8] ». Il disait jadis, en effet, que les pulsions sont « les véritables moteurs de progrès qui ont porté le système nerveux, à ce point infiniment performant, au degré de son développement

---

[7] Hans Loewald, On motivation and instinct theory, *Papers on Psychoanalysis,* New Haven, Yale University Press, 1980, p. 122. Notre traduction. La note entre crochets est ajoutée par nous.

[8] APP, p. 308.

présent[9] », alors qu'elles sont maintenant conçues comme l'expression de la nature conservatrice du vivant. Comment en sommes-nous venus à une vision si contrastée ?

Nous nous trouvons ici devant un écheveau fort complexe de considérations. D'une part, reconnaître au vivant un caractère conservateur dont l'évolution organique doit être mise au compte d'influences externes qui la perturbent et la font dévier, c'est dans la ligne de la théorie de l'évolution la plus matérialiste, à l'encontre de tout « élan vital » et de toute tendance au perfectionnement (qu'on ne croit voir à l'œuvre dans la nature que par une illusion rétrospective). Nous reconnaissons là, au milieu des spéculations les plus hardies, le même Freud qui en 1895 rédigeait, avec l'*Esquisse*, le programme physicaliste de la psychologie. Cependant, étendre l'idée d'un vivant conservateur jusqu'à formuler de principes immanents à la matière vivante, cela ne revient-il pas à voir dans cette tendance régressive un « élan vital » en négatif ? Par ailleurs, Freud s'appuie, hélas, sur un socle peu solide lorsqu'à plus d'une reprise il croit voir « dans les phénomènes de l'hérédité et les faits de l'embryologie les preuves les plus éclatantes de la contrainte de répétition organique[10]. » Cette adhésion enthousiaste à la « loi de récapitulation » formulée à l'époque par le grand biologiste Haeckel, est affirmée plus d'une fois : « Nous voyons que le germe d'un animal vivant est

---

[9] PDP, p. 168.

[10] APP, p. 308.

obligé de répéter dans son développement — ne fût-ce qu'en un rapide raccourci — les structures de toutes les formes dont l'animal descend, au lieu de se hâter par la voie la plus courte vers sa configuration définitive[11] ». Malheureusement, la loi de Haeckel s'est avérée une illusion, comme le signale le théoricien de l'évolution Stephen Jay Gould dans une critique de « Vue d'ensemble des névroses de transfert », ce chapitre de la *Métapsychologie* récemment retrouvé à l'état de manuscrit et qui est une grande fresque « récapitulationniste», d'inspiration lamarckienne plutôt que darwinienne. Or la théorie de Lamarck sur la transmission héréditaire des caractères acquis a également été trouvée fausse[12].

Suivons néanmoins Freud qui, conscient de la fragilité de ce qu'il appelle lui-même une « démarche de pensée extrême », la poursuit tout de même pour voir où elle mène. Ayant admis le caractère régressif de toute pulsion, il s'agit de déterminer vers quel état antérieur le vivant cherche à retourner. La spéculation se fondera ici sur la logique, à défaut de pouvoir convoquer l'observation ou l'expérimentation : « Il serait contradictoire avec la nature conservatrice des pulsions que le but de la vie fût un état qui n'a jamais encore été atteint auparavant. Ce but doit

---

[11] APP, p. 308-309.

[12] Stephen Jay Gould, Freud's Phylogenetic Phantasy. Only great thinkers are allowed to fail greatly. *Natural History,* v. 96/12, 1987, p. 10- 19.

plutôt être un état ancien […] S'il nous est permis d'admettre, comme une expérience ne connaissant pas d'exception, que tout ce qui est vivant meurt pour des raisons internes, faisant retour à l'inorganique, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans vie était là antérieurement au vivant[13]. »

On aura reconnu là ce que Freud va bientôt nommer « pulsion de mort » et qui se présente comme une conclusion inéluctable de sa spéculation. La logique semble respectée, certes, mais Freud opère néanmoins un saut fort périlleux en ne considérant pas le fossé ontologique et épistémique qui sépare la matière vivante et le « sans vie », que ce soit des substances organiques ou la matière inorganique. Dans ce mouvement régressif, le pulsionnel se trouve doté de la « mémoire » d'un temps et d'un état de la matière qui ne pouvait être que sans mémoire : le non-vivant, l'inorganique. Il donne ainsi un sens « pulsionnel » à la loi d'entropie à laquelle est soumis *tout* système énergétique, que ce soit un organisme vivant ou un gaz enfermé dans une marmite étanche. Freud se trouve donc à interpréter la loi de la tendance à l'équilibre énergétique (seconde loi de la thermodynamique) comme une propriété spécifique du vivant. Or, si quelque chose spécifie le vivant, c'est bien plutôt de se tenir constamment et activement *loin de l'équilibre énergétique*, de lutter constamment contre l'entropie. Y a-t-il dès lors lieu d'intégrer

---

[13] APP, p. 310.

dans le vivant, en tant que pulsion particulière, une loi de la thermodynamique ?
Freud lui-même rapportera la pulsion de mort et l'Éros à deux procès de base bien spécifiques de la substance vivante : construction et déconstruction, assimilation et désassimilation, anabolisme et catabolisme. Ce qui semble l'intéresser, c'est, une fois de plus, de situer les mouvements pulsionnels dans un cadre biologique élargi, en abattant les cloisons qui tendraient à contenir la recherche psychanalytique dans le cadre de la seule psychologie. Ces considérations lui permettent de poursuivre une exploration qui ne soit pas orientée vers un but préétabli.

**Mourir à sa manière…**
La chose vraiment étonnante dans les renversements qu'opère Freud dans *Au-delà…*, ce n'est pas tant de postuler une tendance au retour à l'inorganique, mais bien de le voir attribuer cette tendance — passagèrement, il est vrai — aux « pulsions du moi ». On se souviendra que les pulsions du moi étaient, dans la première théorie des pulsions, plus ou moins assimilées aux pulsions d'autoconservation. Si Freud est momentanément tenté de faire s'équivaloir pulsions du moi (d'autoconservation) et pulsions de mort, c'est à partir du constat que tout vivant individuel veut mourir à son heure et à sa manière, de causes internes. L'autoconservation vise non pas l'immortalité, mais la protection contre ce qui, de l'extérieur, viendrait abréger le programme interne de vie. Ces pulsions viseraient donc à conduire

l'organisme individuel vers son destin, tandis que les pulsions sexuelles visent la continuation de la vie en dépit de la tendance individuelle à la mort. Freud désavoue ainsi ce qu'il avait déjà conçu des pulsions d'autoconservation comme tendance à l'affirmation du vivant. Un paradoxe émerge ici : alors que l'organisme ne vise rien d'autre que la mort, il « se rebelle de toute son énergie contre des actions (dangers) qui pourraient l'aider à atteindre son but de vie par un chemin court[14]. » L'étonnant est que ce « chemin court » est ici le fait d'un danger externe et non de la tendance interne des pulsions à la décharge telle que Freud l'avait jadis conçu par analogie avec l'axe réflexe !

Retenons cette brève parenthèse dans la pensée de Freud ; nous aurons à y revenir au prochain chapitre. Il corrigera, pour sa part, cette vue plus loin dans *Au-delà*... pour revenir à l'idée que si dans l'organisme règne une tendance au nivellement des énergies, l'échange sexuel apporte, lui, de nouvelles sommes de stimuli que la tendance à la mort se charge de niveler, et ainsi de suite, dans une série de répétitions, jusqu'à ce que la tendance fondamentale finisse par l'emporter. Les pulsions d'autoconservation passent dès lors dans le camp des pulsions sexuelles « conservatrices de la vie ». Il y a ici une réorganisation conceptuelle difficile à saisir à moins de se rappeler qu'entre la première théorie des pulsions et celle instaurée avec *Au-delà*...s'était insérée, comme on l'a vu, la théorie du narcissisme. Or la nouveauté avec le narcissisme,

---

[14] APP, p. 311.

c'est que l'autoconservation est elle-même libidinale : le moi est investi de libido, il sera même considéré par Freud comme le principal réservoir de libido. Si maintenant, en face de la pulsion de mort active dans chaque organisme individuel, les pulsions sexuelles se présentent comme les continuatrices de la vie, force est de ranger du même côté les pulsions d'autoconservation (récupérées, pour ainsi dire, libidinalement sous forme de narcissisme). Freud les mettra donc sous l'égide d'Éros, qu'il fera équivaloir à « pulsions de vie », vis-à-vis nécessaire des « dangereuses pulsions de mort ». La fonction d'Éros, c'est d'établir de plus en plus de liens, d'unifier, de lutter contre la tendance à la destruction des liens libidinaux de la pulsion de mort, pour laquelle Freud a entre-temps postulé un « principe de Nirvâna ».
Confronté, toutefois, au problème de trouver aux pulsions de vie également une tendance régressive, Freud se déclarera bien en peine de deviner ce vers quoi la tendance unificatrice d'Éros serait le retour. Il est contraint de recourir au mythe d'Aristophane sur l'androgyne, exposé dans le *Banquet* de Platon, ce qui est pour le moins ironique, comme le souligne Jean Laplanche. Ce mythe avait servi à Freud, au début des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, à illustrer la conception populaire de la sexualité bien réglée du « à chacun sa moitié » contre laquelle il s'élevait, or voici qu'il est invoqué à l'appui de la nouvelle conception freudienne des pulsions ! Freud aurait-il lui-même fait marche arrière vers la conception qu'il combattait jadis ? Pas vraiment, dans la mesure où rien de l'Éros ne

suppose une préfiguration des choix d'objet sexuels ou des modes de satisfaction, mais le sexuel en est quand même modifié. En tant que partie du « grand principe unificateur », sous l'égide d'Éros, il semble avoir perdu son côté « démonique » : à travers l'investissement libidinal de soi (narcissisme), il est responsable de l'autoconservation, alors que de ce même réservoir libidinal partent les investissements érotiques d'objet. La libido se présente donc désormais beaucoup plus comme un « instinct de vie » que comme la « pulsion » subversive de l'ancienne théorie. Il est vrai qu'entre temps le démonique s'est déplacé du côté de la contrainte de répétition et de son soubassement, la pulsion de mort.

**Sadisme et masochisme, amour et haine**

La pulsion de mort est une bien étrange « pulsion » : elle n'a pas d'énergie propre, elle est muette et n'est connaissable qu'à travers sa mixtion avec l'Éros. L'investissement de l'appareil musculaire sert à détourner la pulsion de mort — à la base, pulsion d'autodestruction — vers le monde extérieur en tant que pulsion d'agression. Le sadisme en serait l'expression la plus notable, ce qui modifie sensiblement, voire renverse les conceptions antérieures sur le sadisme et le masochisme. On se souviendra que dans « Pulsions et destins de pulsions » le masochisme était considéré comme un « retournement sur la personne propre » et un « renversement de l'activité en passivité » des pulsions sadiques. Dans le nouveau cadre théorique, c'est le sadisme qui résulterait d'une déflection de la

pulsion de mort vers un objet extérieur. Le masochisme est désormais primaire, ou, « si l'on veut prendre son parti d'une certaine imprécision, on peut dire que la pulsion de mort agissant dans l'organisme — le sadisme originaire — est identique au masochisme[15]. » Mais ce masochisme se révèle bien plus et autre chose qu'un besoin de souffrance : « Après que [la] part principale [de la pulsion de mort] a été reportée vers l'extérieur sur les objets, demeure, comme son résidu à l'intérieur, le masochisme proprement dit, érogène […] Ainsi ce masochisme serait un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle se produisit cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et de l'Éros[16]. »

Autre conséquence inattendue : la question de l'amour et de la haine, que Freud avait examinée assez en détail dans « Pulsions et destins de pulsions » et à laquelle il avait apporté une solution assez simple, devient tout d'un coup fort problématique. En effet, la haine était vue auparavant comme prenant sa source « dans la récusation, aux primes origines, du monde extérieur dispensateur de stimulus, récusation émanant du moi narcissique[17]. » En cela elle était en relation intime avec les pulsions de conservation du moi. L'opposition pulsions du moi-pulsions sexuelles

---

[15] Le problème économique du masochisme, *OCFP*, XVII, p. 16.

[16] *Ibid*.

[17] PDP, p. 186.

équivalait à l'opposition entre haïr et aimer. Or, depuis que les pulsions d'autoconservation ont été rangées du côté d'Éros, une telle équivalence se trouve abolie. La haine, désormais expression de la pulsion de mort, ne peut plus être rapportée aux pulsions du moi (rappelons que Freud, après une brève hésitation, renonce à faire s'équivaloir pulsions de mort et pulsions d'autoconservation du moi). Le nouveau dualisme pulsionnel, par ailleurs, ne saurait admettre nulle transformation, même partielle, des pulsions de vie et de mort l'une en l'autre ; n'est concevable entre elles qu'un mélange. Or la clinique atteste que souvent l'amour se transforme en haine et réciproquement. Freud se voit donc contraint de postuler « une énergie déplaçable qui en soi indifférente, peut s'adjoindre à une motion qualitativement différente, érotique ou destructrice […] Sans l'hypothèse d'une telle énergie déplaçable nous n'en sortons absolument pas. La seule question est de savoir d'où elle est issue, à quoi elle appartient et ce qu'elle signifie[18]. » C'est encore le narcissisme qui viendra à la rescousse : l'énergie déplaçable, Freud fait l'hypothèse qu'elle dérive de la réserve de libido narcissique, et qu'elle est donc de l'Éros désexualisé. C'est une singulière complication de la théorie de la libido, surtout si l'on pense à tous les efforts déployés antérieurement par Freud pour nier la proposition de Jung pour qui la libido était non l'énergie des pulsions sexuelles, mais l'énergie psychique en général. Ici, Freud avance une solution

---

[18] MC, p. 287.

*ad hoc* qui règle d'un coup plusieurs problèmes, dont celui de la sublimation : « Si cette énergie de déplacement est de la libido désexualisée, alors elle peut aussi être dite sublimée…[19] »

Le moi, en tant que lieu de fixation de la libido narcissique désexualisée, se trouve donc investi d'un rôle de plus en plus important et animé d'un mouvement paradoxal : il travaille d'une part sous l'effet d'Éros, en tant que tendance unificatrice ; mais en fixant ainsi des quantités de libido, il les « apprête » également en vue de leur libération suivant le principe de plaisir. Or la libération ou décharge d'énergie, c'est ce qui correspond à la visée fondamentale de la pulsion de mort. Le moi est donc indirectement au service de cette dernière, et le principe de plaisir également. Argument de plus, s'il en fallait, pour affirmer que la dite « pulsion » de mort, n'a rien des anciennes pulsions, mais fonctionne dans le nouveau modèle théorique freudien comme un archi-principe auquel même le principe de plaisir est en définitive soumis.

Freud avait commencé sa réflexion par une phrase aussi sobre que marquante : « Ce qui suit est spéculation[20] ». Plus tard, cependant, il affirmera que ce qui s'était présenté comme spéculation s'est imposé à lui de manière telle qu'il ne peut plus

---

[19] MC, p. 288. Nous avons analysé plus en détail le mouvement conceptuel de Freud à ce sujet dans La désexualisation, *Trans,* n°8 (http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond).

[20] APP, p. 295.

penser autrement[21]. Le dernier dualisme pulsionnel gardera donc la pulsion de mort à la fois comme spéculation et concept nécessaire. Les pulsions sexuelles continueront cependant de jouer leur rôle explicatif dans les conflits pathogènes. Au milieu de toutes ses explorations dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud écrit : « […] l'ancienne formule, selon laquelle la psychonévrose repose sur un conflit entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles, ne contenait rien qui soit aujourd'hui à rejeter[22]. » Il corrigera un peu cette remarque pour dire qu'il faut plutôt parler d'un conflit entre le moi et l'investissement d'objet libidinal. C'est donc encore une fois *le moi*, sous l'angle de la libido rendue non pulsionnelle par sa fixation narcissique, qui se retrouve au carrefour de la théorisation. Pulsions de vie et pulsions de mort pourraient peut-être, dans ce sens, s'entendre comme reflétant les mouvements essentiels de liaison et de déliaison mis en lumière par la théorie du narcissisme.

Pourquoi Freud tient-il à nommer ces mouvements pulsion ? Notre réflexion sur le concept de pulsion dans la première théorie nous avait amené à conclure que par « pulsion » il ne fallait point entendre une énergie mécanique ou biologique, mais *la propagation d'un mouvement*. On dirait bien que dans le cas des pulsions de vie et de mort, c'est encore un mouvement — dans ce cas-ci, régressif — que Freud cherche à décrire et que, par

---

[21] *Le malaise dans la culture, OCFP,* XVIII, p. 305.

[22] APP, p. 325.

conséquent, le mot « pulsion » est, de ce point de vue, tout à fait justifiable même si cela peut rendre plus difficile de distinguer entre les niveaux conceptuels appartenant aux diverses phases de la théorisation des pulsions.

## Chapitre VII
## Contributions contemporaines

La psychanalyse contemporaine, animée par les conceptions des successeurs de Freud, contient une grande variété de théories, modèles et variantes qu'il est impensable de présenter ici, même en résumé. Par rapport aux pulsions, on peut subdiviser *grosso modo* les courants entre ceux qui ont carrément abandonné toute référence au concept de pulsion (en particulier, mais non exclusivement, dans l'aire anglophone nord-américaine) et ceux qui continuent à s'y référer et à en développer la théorie, quitte, pour certains d'entre eux à critiquer plus ou mois radicalement les conceptions freudiennes d'origine. Parmi les premiers, les courants comme la « psychologie du Soi » inspirée de H. Kohut[1] et les courants plus récents dits de psychanalyse « interpersonnelle »[2] ou « intersubjective »[3]. Dans un tout autre registre, Roy Schafer proposait en 1976 de se défaire, avec la théorie des pulsions, de toute conception mécaniciste et réifiante en psychanalyse, pour adopter plutôt un « langage d'action », censé éviter

---

[1] H. Kohut, *Le Soi,* PUF, « Le fil rouge », 1974.

[2] J.R. Grinberg et S.A. Mitchell, *Object Relations in Psychoanalytic Theory*, Harvard University Press, 1983.

[3] G. E. Atwood et R. D. Stolorow, *Contexts of Being: The Intersubjective Foundations of Psychological Life,* Analytic Press,1992.

les écueils de la métaphysique[4]. La très influente « théorie des relations d'objet » se subdivise pour sa part en deux branches : alors que ses initiateurs Fairbairn et Guntrip ont déclaré leur approche incompatible avec le concept de pulsion, un courant plus moderne reconnaît aux pulsions une place dans le modèle théorique, bien que l'essentiel de ses élaborations et de ses recherches soit déplacé sur lesdites relations d'objet. Otto Kernberg s'efforce d'articuler théorie des relations d'objet et théorie des pulsions, en intégrant notamment dans sa conception des relations d'objet les développements proposés par Green et Laplanche, dont nous traiterons plus loin[5].

La théorie des relations d'objet est par ailleurs héritière indirecte de la pensée de Melanie Klein. Celle-ci a fondé sa théorie sur le dernier dualisme freudien, mais la pulsion de mort prend un sens très restreint dans sa pensée, se ramenant essentiellement à la destructivité et l'agressivité sans par ailleurs faire l'objet d'un développement théorique, mais restant comme toile de fond aux angoisses et aux mécanismes de défense primitifs. Par ailleurs, la dimension sexuelle s'y efface presque complètement au profit de la destructivité. Le sein kleinien peut être bon ou mauvais, mais il

---

[4] R. Schafer, *A New Language for Psychoanalysis,* New Haven, Conn., Yale University Press, 1976.

[5] O. Kernberg, Object relations, Affects and Drives : Toward a New Synthesis, *Psychoanalytic Inquiry,* vol. 21, n° 5, 2001.

est remarquable qu'il n'est jamais examiné sous aspect érogène, comme le note J. Laplanche.
En France, c'est sans contredit dans la mouvance lacanienne que le concept de pulsion a été destitué, dans les faits sinon explicitement. Lacan, dans son séminaire de 1964, plaçait la pulsion parmi les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (avec l'inconscient, la répétition et le transfert) et faisait à son sujet des observations importantes et novatrices pour l'époque, détachant par exemple radicalement l'idée de pulsion de la référence à une fonction biologique[6]. À sa manière habituelle, toutefois, Lacan attribuait à Freud ce qui résultait de sa lecture bien personnelle de celui-ci. Dans la théorie lacanienne, la primauté accordée au signifiant s'est finalement imposée à l'encontre des fondements pulsionnels théorisés par Freud ; conséquemment, la métapsychologie dans son ensemble a également été emportée au profit des modèles successifs proposés par Lacan (basés sur les signifiants puis les mathèmes et finalement les nœuds), servant à articuler entre eux les trois registres de sa théorie (réel, imaginaire et symbolique)[7]. Le désir, distingué du besoin et de la demande, s'est substitué tant à la pulsion qu'au souhait (*Wunsch*) freudiens. La pulsion de mort fut reprise en des termes plus proches de « l'être-pour-la-mort » heideggerien que de l'idée freudienne originale.

---

[6] J. Lacan, *Le Séminaire,* Livre XI, *op. cit*.

[7] Voir P.-L. Assoun, *Lacan,* PUF, « Que Sais-je ? », 2003.

Plus intéressantes pour notre propos nous paraissent les convergences et les divergences de vues entre des auteurs français contemporains qui apportent des développements significatifs à la théorie des pulsions. C'est en effet dans l'aire francophone de la psychanalyse que la théorie des pulsions est le plus prise en compte. Que ces apports restent fidèles à la lettre freudienne ou qu'ils réexaminent le concept de pulsion, cela ne signifie pas nécessairement devoir prendre position « pour » ou « contre » ce concept, mais essayer d'en déterminer la pertinence, de le faire travailler, d'en approfondir le sens, opérant du même coup un départ entre le champ proprement psychanalytique et celui, plus vaste d'une métabiologie où Freud a voulu situer la question.
Notant que le succès d'une thèse en psychanalyse tient plus à l'adhésion du grand nombre qu'à la preuve ou à la réfutation, *Daniel Widlöcher* pose une question épistémologique centrale : le concept de pulsion ajoute-t-il quelque chose à la description ou à l'explication qui serait fournie par la seule prise en compte de la dynamique interne des actes de pensée ? Sans remettre en cause la métapsychologie elle-même, il avance que le point de vue économique de celle-ci « ne nécessite pas l'hypothèse d'une énergie indépendante de l'acte de représentation, ni celle, corrélative d'un appareil psychique inerte par nature ». Il affirme au contraire qu'en expliquant le conflit par une compétition de pulsions et non d'actes de pensée, on commet une erreur de catégorie, « nous situons sur le même plan les objets que nous étudions et le principe qui les régule […] Nous supposons derrière la réalité de

l'activité mentale une autre réalité qui la mettrait en mouvement[8]. » Le concept a, selon Widlöcher, un caractère pseudo-explicatif : en parlant de défusion de la libido et de l'agressivité, par exemple, on ne dit rien de plus que lorsqu'on écrit qu'après la perte d'un objet d'amour des fantasmes d'agression occupent une part importante de l'activité mentale. Plus grave encore, selon Widlöcher, on s'épargne ainsi d'étudier plus en profondeur les mécanismes (mentaux) réellement en jeu. Renoncer à un modèle faussement explicatif comme celui des pulsions déboucherait au contraire sur « de nouvelles questions, de nouvelles incertitudes qui nous invitent à renouveler notre manière de voir[9] ». Pour Widlöcher, nous n'avons pas besoin d'une théorie des pulsions si nous admettons la tendance de tout acte, y compris tout acte de pensée, à se réaliser. L'intentionnalité, toutefois, ne doit pas être entendue comme l'intention de la personne (pas de retour à une psychologie du sujet) mais en considérant l'appareil psychique comme un ensemble d'actes potentiels (non observables) qui attendent les circonstances favorables pour s'actualiser, se traduire en actions (observables), ce qui engage le corps, véhicule primaire par lequel s'expriment les actions, corps agissant, source de l'action avant que celle-ci ne se transforme en représentation. Une théorie de l'association des pensées serait nécessaire

---

[8] D. Widlöcher, Quel usage faisons-nous du concept de pulsion ?, *in La pulsion pour quoi faire ?*, APF, 1984, p. 30.

[9] *Op. cit.*, p. 34.

plutôt qu'une théorie des pulsions, pour expliquer par exemple le transfert d'investissement d'une pensée à une autre sans pour autant invoquer un fluide (la quantité de libido) circulant entre elles. « Une relecture de "Pulsions et destins de pulsions" nous permettrait de voir que ce que Freud applique à la pulsion s'applique tout aussi bien aux actes mentaux.[…] C'est peut-être le principal reproche que l'on puisse faire au langage de la pulsion, celui de s'interposer inutilement entre notre dire et notre métapsychologie[10]. »

Tout au contraire, *André Green* plaide pour la théorie pulsionnelle et juge impossible de fonder une théorie psychanalytique du sexuel qui se passe de la dimension biologique ; cela sans négliger que cette reconnaissance constitue un horizon qui borne l'ordre psychique et sert de point de départ à une théorisation plus complexe. « Le biologique, dans la théorie freudienne, écrit-il, surgit aux moments aporétiques. Il est […] un essai pour expliquer l'impossibilité de dépasser certaines limites […] Le biologique chez Freud n'explique rien, à proprement parler. Il se contente de désigner l'au-delà du Ça[11]. » Ce biologique, Green y tient parce que, entre autres, c'est selon lui une façon d'éviter une dérive vers le psychologisme et ses propres apories. Le biologique à la source du pulsionnel est pour Green l'expression de l'hétérogénéité entre les composantes fondamentales de la vie psychique, à

---

[10] *Op. cit.,* p. 41-42, passim.

[11] A. Green, *Les chaînes d'Éros Op. cit*., p. 79.

l'encontre de toute tendance à l'unification de la personnalité. Mais Green souligne aussi que « l'ancrage du psychique dans le somatique est de telle sorte que la pulsion est déjà de l'ordre du psychique[12]. » Cette ferme adhésion à la théorie d'origine de Freud ne l'empêche pas de proposer des développements qui relativisent au passage, ou relèguent à l'arrière-plan, certaines des positions freudiennes les moins tenables. Green distingue chez Freud une référence biologique fondamentale de principe et ce qu'il appelle « une application de la logique du *bios*… [où entre dans certains cas] une part importante de spéculation qui est en fait de la fiction[13]. »

L'acceptation de la pulsion de mort se double pour Green d'une reconceptualisation originale. Il souligne d'une part que les grands mécanismes des deux pulsions fondamentales sont la liaison et la déliaison, mais que d'autre part une dissymétrie se profile ici : alors que les pulsions de vie admettent les deux mécanismes, la déliaison est le seul mécanisme de la pulsion de mort. La visée essentielle des pulsions de vie est d'assurer une *fonction objectalisante,* par quoi Green ne désigne pas seulement la création d'un lien à l'objet, mais aussi la capacité de transformer des structures en objet, de « faire advenir au rang d'objet ce qui ne

---

[12] A. Green, La pulsion dans les écrits terminaux de Freud, in Collectif, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin,* Bayard Éditions, 1994.

[13] A. Green, Entretien avec Patrick Fröté,*in Cent ans après,* Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1998, p. 120.

possède aucune des qualités, des propriétés et des attributs de l'objet, à condition qu'une seule des caractéristiques se maintienne dans le travail psychique accompli: *l'investissement significatif*[14]. » À la limite, c'est cet investissement lui-même qui est objectalisé. À l'opposé, une *fonction désobjectalisante* est la visée de la pulsion de mort, à travers la déliaison qui attaque non seulement les liens à l'objet, mais tout ce qui pourrait en tenir lieu, dont le moi lui-même et le fait même de l'investissement. « […] la manifestation propre à la destructivité de la pulsion de mort est *le désinvestissement*[15]. » Cette fonction désobjectalisante et ce désinvestissement, loin de se confondre avec le deuil, en sont l'opposé le plus radical ; le deuil est au contraire au centre des processus transformatifs typiques de la fonction objectalisante des pulsions de vie. Celles-ci admettent une dialectique liaison-déliaison par laquelle est rendu le possible travail du deuil. La fonction désobjectalisante rend compte d'un autre apport original de Green, celui d'un *narcissisme négatif* ou « de mort ». Une telle élaboration théorique à partir du dernier dualisme pulsionnel montre l'importance des mouvements pulsionnels (investissement-désinvestissement, liaison-délaison) par rapport aux spéculations sur les buts derniers (biologiques) qui sont ainsi maintenues « à

---

[14] A Green, Narcissisme négatif, fonction désobjectalisante, *in* (Collectif) *La pulsion de mort,* PUF, 1986.

[15] *Op. cit.* p. 53.

l'horizon » de la théorie, comme éventuelle réserve de théorisation ultérieure mais non comme enjeu théorique actuel. D'autre part, cette théorisation montre non seulement ses recoupements heuristiquement productifs avec les théories cliniques du deuil et des diverses pathologies du narcissisme — y inclus les plus graves, comme les psychoses — mais aussi une explicitation de certaines proposition freudiennes que nous avons rencontrées au passage. Ainsi, la polarité amour-haine d'une part, indifférence d'autre part, que nous avions rencontrée dans le cadre de la première théorie des pulsions de Freud, nous semble trouver dans la conceptualité de Green une plus grande portée en étant intégrée au dernier dualisme pulsionnel, mais sans recourir pour autant à la problématique « énergie déplaçable » invoquée par Freud (voir chapitre VI). En faisant état de la dissymétrie entre pulsions de vie et pulsions de mort, c'est-à-dire en soulignant que les pulsions de vie admettent un couple liaison-déliaison alors que la pulsion de mort n'opère que la déliaison, Green donne également accès à une compréhension plus fine des rapports au sein de ce couple pulsionnel. Nous croyons que ce n'est pas trahir sa pensée en proposant que la « vie » des pulsions de vie, c'est le maintien d'une dialectique des mouvements de liaison et de déliaison, dialectique qui peut concerner aussi bien un système biologique qu'une organisation psychique ou une organisation sociale, alors que la « mort » des pulsions de mort serait la marque d'un « unilatéralisme » de la déliaison, soit

de l'abolition de la dialectique propre à tout système vivant.

Dans une logique analogue nous paraît s'inscrire l'élaboration par *Nathalie Zaltzman* d'une pulsion de mort particulière qu'elle nomme « pulsion anarchiste » et à travers laquelle elle remet en question le fonctionnement silencieux de la pulsion de mort[16]. Elle conteste l'idée de Freud que celle-ci soit privée de représentance. Pour elle « une des idées-forces appartenant à la série des représentations mentales de la pulsion de mort est de ne pouvoir établir un lien durable que sous le signe d'une rupture imminente[17]. » Cette représentation de la rupture nous paraît être conçue par Zaltzman comme une limite de la représentation. Il ne saurait y avoir de discours sur la pulsion de mort qui ne comporte au moins une représentation-limite, faute de quoi, de la pulsion de mort, on ne saurait rien dire. Freud partait des névroses traumatiques. Pour son élaboration, N. Zaltzman procède à partir de la problématique de *l'expérience-limite* dont les contraintes sont dues ou bien à des conditions naturelles de vie extrêmes (dans les zones arctiques, par exemple) ou encore, et peut-être plus significativement, à des situations d'emprise imposées par d'autres humains (par exemple, les camps d'extermination). Ces contraintes créent une situation expérimentale

---

[16] N. Zaltzman, La pulsion anarchiste, *in De la guérison psychanalytique,* PUF, « Épîtres », 1997.

[17] *Op. cit.,* p. 121.

d'urgence. « L'expérience-limite s'instaure d'une mainmise sur la vie mentale et physique d'un être humain qui l'exproprie d'un *droit impersonnel à la vie,* le prive de ses défenses et l'expose à une possibilité constante de mort[18]. » Cette situation, selon Zaltzman, mobilise une résistance issue des propres forces pulsionnelles de mort du sujet, seules capables de braver la mise en danger mortelle. « J'appelle ce courant de la pulsion de mort, le plus individualiste, le plus libertaire, la *pulsion anarchiste*[19]. » Pourquoi Nathalie Zaltzman appelle-t-elle "de mort" ces forces pulsionnelles qui, paradoxalement, protègent la vie ? Pour répondre à cette question il faut prendre en compte l'aspect spécifique de la contribution de Zaltzman à la pensée psychanalytique, soit son abord par le travail de la culture sur la psyché individuelle. Ce travail de la culture se manifeste, trop souvent, dans ses effets mortifères, à travers un excès de liaison, un trop grand succès de l'Éros unificateur qui tend alors à la massification idéologique dont l'histoire récente de l'humanité nous a donné de bien sinistres exemples. Avec la pulsion anarchiste, il s'agit d'un mouvement pulsionnel essentiellement destiné à s'opposer, comme dans un sursaut au bord du glissement dans la mort psychique ou la mort tout court, à l'excès de liaison. La dialectique liaison-déliaison nécessaire à la vie est alors retrouvée. Chose particulièrement frappante, dans la conceptualisation de Nathalie

---

[18] *Op. cit.*, p. 138.

[19] *Op. cit.,* p. 139.

Zaltzman la pulsion anarchiste réactive, à sa façon, l'intuition transitoire de Freud qui lui avait fait mettre la pulsion de mort du côté de l'autoconservation. D'une part, « les pulsions de mort, loin de surgir du néant, hors de tout étayage sur des fonctions vitales, sont au contraire dans un rapport de liaison encore plus étroit, encore plus serré avec l'étayage corporel que les pulsions libidinales. » D'autre part, « les pulsions libidinales dessinent une géographie des plaisirs érogènes du corps. Les pulsions de mort ont une mission corporelle différente : une fonction d'individuation [elles] inscrivent inlassablement en pointillés les territoires des fantasmes du corps et ses *limites biologiques* infranchissables[20]. » Dans ce sens, autre point à remarquer, les pulsions de mort ont, selon Zaltzman, la partie liée avec la sphère du besoin.

Cette même intuition freudienne, selon laquelle la « pulsion de mort » logerait du côté des pulsions d'autoconservation, est remise au travail par *Michel de M'Uzan* qui, lui non plus, n'adhère pas à la conception finale de la pulsion de mort adoptée par Freud. De M'Uzan marque la distinction à faire entre contrainte de répétition et pulsion de mort. Il a identifié, il y a déjà longtemps, que la contrainte de répétition comporte des modalités bien distinctes : une répétition *de l'identique*, marquant une défaillance de l'élaboration psychique, et une

[20] *Op. cit.*, p. 130-131.

répétition *du même*, qui comporte une élaboration[21]. Pour de M'Uzan, « pulsion de mort » ne peut vouloir dire autre chose que ce que Freud avait brièvement pressenti dans *Au-delà du principe de plaisir,* à savoir que les organismes veulent mourir à leur façon, de causes internes. L'appellation « de mort » est alors trompeuse, dans la mesure où il s'agit pour chaque organisme de mener jusqu'à son terme son programme… de vie : « Si pulsion de mort il y avait, on ne mourrait pas, comme on dit, en s'éteignant…[22] » Dans le cours de la vie, après la phase auto-érotique, se manifeste le conflit entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi. Distinctes de celles-ci, de M'Uzan situe des « *forces autoconservatrices* garantes de l'assouvissement des grands besoins et à propos desquels il n'est pas interdit d'évoquer le terme pourtant obsolète d'instincts[23]. » La récusation par de M'Uzan de la pulsion de mort s'appuie sur un principe de parcimonie conceptuelle. Le traumatisme est pour lui concevable dans le cadre de la première théorie des pulsions — sans pourtant contredire la définition freudienne du traumatisme —, comme résultat d'une excitation massive, inélaborable

---

[21] M. de M'Uzan, (1970) Le même et l'identique, *De l'art à la mort,* Gallimard, « Tel », 1977.

[22] M. de M'Uzan, entretient avec Patrick Fröté *in Cent ans après, Op. cit.,* p. 243.

[23] M. de M'Uzan, La séance analytique : une zone érogène ?, *Revue française de psychanalyse,* LXVII, 2, 2003, p. 436.

psychiquement (ou alors sur un mode très limité et stéréotypé) et soumettant l'appareil psychique à la prédominance du facteur économique, quantitatif, dont l'importance s'est imposée à lui à travers ses recherches en psychosomatique[24]. Cette dimension du pulsionnel, lorsqu'elle règne presque sans partage sur les processus psychiques, suffit amplement à rendre compte de ce que Freud a mis sous l'entête de la pulsion de mort. Lorsque prédomine le quantitatif, « le sexe est [dans ce cas] moins la cause qu'un instrument privilégié de décharge intégralement à son service[25]. » On remarquera que de M'Uzan rejoint ainsi, *mais sans avoir à invoquer de nouveaux concepts,* une conclusion analogue à celle de Freud lorsque celui-ci note que le principe de plaisir, en favorisant la décharge libidinale, est finalement au service de la pulsion de mort. De M'Uzan précise que pour qu'il y ait trauma, le seul excès quantitatif ne suffit pas ; il faut que « préexiste à l'accident soit une distorsion du pouvoir de différencier le dedans et le dehors, soit au contraire une totale intolérance à la moindre indistinction, pourtant fonctionnelle entre

---

[24] Voir Murielle Gagnebin, *Michel de M'Uzan,* PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1996 et *L'art du psychanalyste. Autour de l'œuvre de Michel de M'Uzan,* Sous la direction de François Duparc, Delachaux et Niestlé, 1998.

[25] M. de M'Uzan, Les esclaves de la quantité, *in La bouche de l'inconscient,* Gallimard, 1994, p. 158.

le Moi et le non-Moi[26]. » Nous trouvons remarquable de voir ainsi se rejoindre, à partir de prémisses fort différentes, les vues de Michel de M'Uzan et de Nathalie Zaltzman. En effet, n'est-ce pas dans un but d'individuation que celle-ci décrit la mobilisation de la « pulsion anarchiste », c'est-à-dire pour le maintien des frontières dedans/dehors, Moi/non-Moi ? Et les conditions requises par de M'Uzan n'évoquent-elles pas (sans les attribuer à la même source) les éléments de la « situation limite » décrite par Zaltzman ? Au-delà des différences de vocabulaire, et dans la mesure où Zaltzman récuse une « pulsion de mort silencieuse » mais lui fait jouer un rôle protecteur de la vie, il nous semble justifié de faire ce rapprochement.

C'est en donnant un rôle majeur à l'emprise que *Paul Denis*, dans une étude plus générale du concept de pulsion, s'objecte également à la pulsion de mort telle que conçue classiquement. P. Denis, passe en revue la notion de « pulsion d'emprise » (*Bemächtigungstrieb*), évoquée par Freud mais jamais vraiment thématisée. Il rappelle, avec François Gantheret[27], le statut instable de ce concept, oscillant entre le sexuel et l'autoconservation, puis comme service rendu à la pulsion de vie par la pulsion de mort : la pulsion amoureuse a besoin d'une emprise sur les objets. Tout comme Widlöcher, Paul Denis constate l'erreur

---

[26] *Op. cit.* p. 160.

[27] F. Gantheret, De l'emprise à la pulsion d'emprise, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 24, 1981, p. 103-116.

de catégorie à propos de la pulsion de mort, mais cette fois en ce que pulsion de mort et compulsion de répétition sont confondues dans une même définition, de sorte que, suivant la logique ainsi mise en place « il n'y a plus de place que pour une seule "pulsion" possible : la pulsion de mort[28]. » Denis souligne que le caractère conservateur attribué par Freud à la pulsion de mort « s'attacherait finalement à la "conservation" de la mort, laquelle pourtant se conserve toute seule car l'inorganique se passe de pulsions[29] ». En réinstaurant l'emprise comme composante essentielle de la pulsion, Paul Denis entend rendre compte à la fois des caractéristiques et des destins pulsionnels décrits par Freud dans le cadre de la première théorie des pulsions, de même que de la destructivité qui est devenue centrale dans la dernière théorie. L'objet est, selon cette reformulation, « à la fois "objet d'emprise" et "objet de satisfaction"[30] » où sont impliqués respectivement l'*appareil d'emprise* (incluant notamment perception et musculature, mais aussi, la voix et la parole) et les zones érogènes. Dans ce cas également, une dialectique pulsionnelle entre les deux « formants » vient rendre compte de diverses visées : ainsi la satisfaction, toujours passive,

---

[28] P. Denis, *Emprise et satisfaction. Les deux formants de la pulsion,* PUF, « Le fil rouge », 1997, p. 135.

[29] *Op. cit.,* p. 136.

[30] *Op. cit.* p. 53.

requiert une mise hors-jeu de l'emprise. Celle-ci en effet, ne se décharge pas et ne peut être que désinvestie au profit de l'autre composante, la satisfaction. L'emprise produit donc à la fois les conditions de la satisfaction et un possible obstacle à celle-ci, dans la mesure où elle représente une résistance à la passivité nécessaire pour que la satisfaction advienne. Maîtrise de l'excitation et maîtrise de l'objet, activité et passivité, sadisme et masochisme, décharge et inhibition : les diverses issues au conflit pulsionnel sont concevables dans le cadre de cette théorisation toute en parcimonie conceptuelle, comme tout bon procès de connaissance.

La contribution de *Jean Laplanche* s'inscrit dans un travail initié de longue date et qui porte sur l'ensemble de l'œuvre de Freud. Étant donné la centralité de la théorie des pulsions chez Freud, on ne s'étonnera pas que la question occupe aussi une place importante dans la lecture et la critique par Laplanche des conceptions du fondateur de la psychanalyse. L'examen approfondi ou, comme il préfère l'appeler, la « remise au travail » de la pensée de Freud par Laplanche remonte à l'immense recherche menée avec Pontalis autour de leur *Vocabulaire de la psychanalyse*[31]. Pour bien saisir le propos de Laplanche il faut tenir compte de sa méthode qui consiste à retourner, en quelque sorte, le procédé freudien sur l'œuvre même de Freud. Il faut, pour cela, ne rien négliger mais ne

---

[31] J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, 1967.

rien privilégier *a priori*, c'est-à-dire procéder en matière théorique avec, *mutatis mutandis,* un équivalent de la méthode analytique employée en séance. Pour Laplanche il s'agit de dépister les points où la théorie montre des hésitations, des impasses ou des incongruités comparables à des lapsus ou à des symptômes. L'analyse de Laplanche ne porte pas sur l'homme Freud, mais sur sa théorie ; elle ne demande pas moins de défaire les nœuds, mettre à plat le texte pour éventuellement voir apparaître d'autres configurations[32]. Il est important de souligner à ce propos que procéder comme le fait Jean Laplanche, qui n'hésite pas à « faire passer le couteau », comme il dit, voire « mettre le pic » dans l'édifice freudien, c'est affirmer que l'œuvre de Freud est « analysable », comme on dit d'une personne qu'elle est capable de subir la mise à l'épreuve de l'analyse sans s'effondrer, mais en pouvant au contraire en tirer profit. Laplanche fait confiance à Freud en lui reconnaissant entre autres la poursuite inlassable et conséquente de son objet, la réalité inconsciente, en dépit de certains « fourvoiements » sur la route. À propos de la théorie des pulsions, le fourvoiement freudien selon Laplanche se nomme biologisme.

Laplanche examine la question des pulsions à partir de quatre *réquisits* posés par l'expérience analytique et qu'il juge relativement indépendants de toute théorie spécifique. Il s'agit, pour tout analyste, d'admettre 1- la notion de déterminisme psychique,

---

[32] Voir D. Scarfone, *Jean Laplanche,* PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1997.

ou de *cause* ; 2- que les causes en question sont de l'ordre de la *représentation* ; 3- que ces représentations ont à faire avec des *processus corporels* et s'organisent en zones ou fonctions ; 4- finalement, de rendre compte du phénomène du *déplacement* de l'affect d'une représentation à une autre. Le concept de pulsion, entendue dans le cadre de la biologie freudienne, semble satisfaire sans trop de difficultés à trois de ces réquisits. Mais « c'est sur […] la relation aux représentations (souvenirs et fantasmes) […] que la théorie biologique est la plus faible et la plus arbitraire en déniant à ces représentations toute efficace propre, pour n'y voir que le lieu d'accrochage, d'investissement, d'une énergie indifférenciée et flottante. À mon sens le recours à une pulsion biologique pour rendre compte de la force du déterminisme inconscient est une hypothèse invérifiable, contestable et de toute façon extra-analytique[33]. » Nous retrouvons ainsi le problème que nous avions laissé en suspens lors de l'examen des quatre composantes de la pulsion (p. 58-59). Nous avions alors conclu, à partir de la définition canonique de la pulsion par Freud, que du somatique au psychique il n'y avait pas une circulation d'énergie, mais mise en branle d'un processus différent. Restait entier, dans ce cas, le problème de ce que peut signifier l'investissement et le désinvestissement d'une représentation si ce n'est pas de l'énergie qui se déplace. En critiquant l'idée

---

[33] J. Laplanche, La pulsion et son objet-source ; son destin dans le transfert, *La pulsion pour quoi faire ?*,*Op. cit*, p. 16 ( aussi *in Le primat de l'autre en psychanalyse,* Flammarion, 1997, p. 234.)

d'une énergie « flottante » qui s'accrocherait à une représentation, Laplanche semble sur les mêmes positions que Widlöcher quand celui-ci s'appuie sur le dynamisme intrinsèque des actes de pensée. Laplanche croit cependant qu'on ne peut faire table rase du concept de pulsion, mais le repenser à partir de Freud lui-même. C'est par la remise sur pied de la théorie de la séduction qu'il propose de redresser aussi le « fourvoiement biologisant » qu'il dénonce chez Freud.

Critiquer le biologisme ne signifie pas ignorer le substrat biologique : ainsi, les fonctions (plutôt que les « pulsions ») d'autoconservation sont considérées par Laplanche comme des fonctions psychobiologiques visant au maintien de l'organisme, de sa structure, de son homéostasie. L'autoconservation est première, impliquant d'ailleurs une ouverture perceptive et motrice de l'organisme sur son milieu. Cette ouverture est une donnée essentielle pour l'avènement du domaine proprement sexuel, pulsionnel, chez l'enfant. La relation psychobiologique d'autoconservation, repérable notamment dans la théorie de l'attachement de Bowlby, est comme l'onde porteuse sur laquelle voyagent, de l'adulte à l'enfant, des *messages compromis*, c'est-à-dire des messages verbaux et non verbaux, vecteurs *contaminés* par le sexuel refoulé de l'adulte. C'est, en très condensé, la reformulation et la généralisation par Laplanche de la théorie de la séduction : ces messages compromis sont *séducteurs* pour l'enfant en ce qu'ils constituent une subversion sexuelle de la relation psychobiologique

et symétrique entre l'adulte et l'enfant en une relation dissymétrique comportant une excitation avec laquelle la psyché de l'enfant aura à se débrouiller[34].

Se débrouiller et « débrouiller » par le fait même les messages contaminés, c'est-à-dire les traduire autant que possible en des contenus compatibles avec la structuration du moi, traduction qui est aussi un refoulement, selon le modèle décrit par Freud dans une lettre de 1896[35]. Le refoulé, c'est le résidu nécessairement laissé derrière et recouvert par la « traduction » — entendre : les pensées, les théories, les fantasmes que l'enfant aura construit en tentant de maîtriser l'excitation apportée par le message compromis. Cette partition entre traduction et résidu rend compte du refoulement originaire au cours duquel *s'implantent* les « objets-source de la pulsion ». Une pulsion qui, du fait de la subversion de la relation psychobiologique par la séduction, ne saurait se concevoir dans le cadre d'un régime homéostatique (tension-décharge), mais qui incite plutôt à la recherche de plus d'excitation, dans l'ordre de la contrainte de répétition.

On voit donc Laplanche critiquer et abandonner un modèle ancien que, avec Pontalis, il avait pourtant contribué à exhumer du texte freudien : celui de

---

[34] J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1987 et *La sexualité humaine. Biologisme et biologie* (déjà paru sous *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*), Les empêcheurs de penser en rond, 1993.

[35] *La naissance de la psychanalyse, Op. cit.*, p. 156.

l'étayage (chap. IV). Ce modèle a, selon lui, le défaut de penser la pulsion sexuelle *en émergence* à partir des fonctions vitales, laissant ainsi entier le problème des représentations. La séduction est désormais conçue comme la vérité de l'étayage : le message séducteur, dans sa partie compromise, affecte l'enfant essentiellement en tant que « quantité d'excitation » et prélève sur le corps de celui-ci des zones impliquées par l'attention et les soins de l'adulte, les zones érogènes. Celles-ci ne sont donc plus la source « naturelle » des pulsions. « La source devient ébranlement exogène, implantation d'un corps étranger[36]. »

Le sexuel implanté, de source étrangère, il va sans dire qu'il ne saurait équivaloir à la sexualité biologique innée. Pour Laplanche, la pulsion sexuelle, chez l'humain, ce ne saurait être la sexualité qui se développe spontanément par la voie neurohormonale. La pulsion, c'est le *sexuel infantile* et il advient par voie exogène bien avant que la maturation pubertaire n'introduise la sexualité biologique. Ainsi, pour ce qui est du sexuel infantile, celui qui concerne l'inconscient, l'acquis précède l'inné et le subvertit par avance. Lorsque la puberté introduira la sexualité physiologique — l'instinct sexuel, si l'on peut dire — la place sera déjà occupée par le sexuel infantile. Les

[36] J. Laplanche, *La sexualité humaine*. *Op. cit.* p. 56.

bouleversements pubertaires, on l'a vu au chap. II, ne ramènent qu'un instinct « mimé »[37].
Concernant le dernier dualisme pulsionnel, pulsions de vie-pulsion de mort, Laplanche critique également, comme on peut s'y attendre, le biologisme de la théorie freudienne. Ce que Freud croit découvrir avec la pulsion de mort, c'est pour Laplanche la redécouverte du caractère démonique de la pulsion sexuelle. Le sexuel infantile se différencie en effet suivant deux « régimes » : lié et délié. Liaison et déliaison sont, pour lui aussi, les éléments essentiels de ce que Freud décrit avec le dernier dualisme pulsionnel. Laplanche montre que la pulsion sexuelle était conçue de tout temps par Freud comme attaquant interne, comme force déliante pour le moi, d'où les manœuvres défensives de ce dernier. La théorie du narcissisme et la corrélative « stabilisation » libidinale au sein du moi ont pour ainsi dire introduit une conception du conflit (entre libido du moi et libido d'objet) dans laquelle la part démonique du sexuel s'est trouvée émoussée. Avec la pulsion de mort, Freud rééquilibre en quelque sorte son appareil conceptuel qui avait trop penché, avec la notion d'Éros, du côté d'un sexuel assagi. Dans cette perspective, Laplanche propose de parler plutôt de « pulsions sexuelles de vie » (Éros) et de « pulsions sexuelles de mort », tenant les manifestations les plus cruelles de l'homme contre l'homme comme comportant toujours une dimension de jouissance sexuelle

---

[37] Voir aussi J. Laplanche, Pulsion et instinct, *Adolescence,* 18, 2, 2000, p. 649-668.

inconsciente (ce qui est refusé par d'autres auteurs, comme Zaltzman, par exemple). Pour Laplanche, le sexuel infantile est l'objet spécifique de l'investigation psychanalytique. La pulsion est donc essentiellement pulsion sexuelle, pulsion *partielle,* et « la pulsion sexuelle de mort, c'est le cœur même de la pulsion. En ce sens, on pourrait même dire que la pulsion sexuelle est pulsion de mort dans son essence[38]. »

Quant au sens à donner à « de mort » dans cette conception, il s'agit d'une déstructuration du moi sous l'effet de la montée pulsionnelle, mais ce n'est, pour Christophe Dejours, que le premier des deux temps de la pulsion : « La déstabilisation économique […] appelle un nouveau travail de liaison […] qui peut conduire à un remaniement topique et un accroissement de la subjectivité[39]. »

---

[38] Entretien avec Patrick Fröté, in *Cent ans après, Op. cit.,* p. 197.

[39] C. Dejours, Le corps comme exigence de travail pour la pensée, *in* R. Debray, C. Dejours, P, Fédida, *Psychopathologie de l'expérience du corps,* Dunod, 2002, p. 87.

# BIBLIOGRAPHIE


Anzieu D,, Dorey R., Laplanche J., Widlöcher D., *La pulsion pour quoi faire?*, Association psychanalytique de France, 1984.

Bourguignon A., Cottet P., Laplanche J. et Robert F., *Traduire Freud,* PUF, 1989.

Buchenau S., *Trieb, Antrieb, Triebfeder* dans la philosophie morale prékantienne, *Revue germanique internationale,* 18, 2002.

Collectif, *La pulsion de mort,* PUF, 1986.

Darwin Ch., *L'origine des espèces,* Flammarion 1992.

Debray R, Dejours C et Fédida P, *Psychopathologie de l'expérience du corps,* Dunod, 2000.

Denis P., *Emprise et satisfaction. Les deux formants de la pulsion,* PUF, 1997.

Duparc F. (sous la direction de), *L'art du psychanalyste. Autour de l'œuvre de Michel de M'Uzan,* François, Delachaux et Niestlé, 1998.

Ferenczi, S., (1910) Transfert et introjection, *Psychanalyse,* vol. 1, Payot, 1968.

Freud S. et Breuer J., (1895), *Études sur l'hystérie,* PUF, 1956.

Freud S., *The complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904,* Ed. Jeffrey M. Masson, Harvard University Press, 1985.

— (1887-1904) *La naissance de la psychanalyse,* Paris, PUF, 1956.

— (1900) *L'Interprétation du rêve*, Œuvres Complètes de Freud-Psychanalyse, PUF (ci-après OCFP), vol. IV.

— (1905) Fragment d'une analyse d'hystérie, *Cinq psychanalyses,* PUF, 1970.

— (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle,* Paris, Gallimard, 1987.

— (1912), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCFP,* XI.

— (1915) Pulsions et destins de pulsions, OCFP, vol. XIII.

— (1917) *Leçons d'introduction à la psychanalyse,* OCFP, vol. XIV.

— (1919) *Au-delà du principe de plaisir,* OCFP, vol. XV.

— (1923) *Le moi et le ça,* OCFP, vol. XVI.

— (1924) Le problème économique du masochisme, *OCFP,* vol. XVII.

— (1929) *Le malaise dans la culture, OCFP,* vol. XVIII.

— (1933) Angoisse et vie pulsionnelle, OCFP, vol. XIX

— (1938) *Abrégé de psychanalyse,* PUF, 1949.

Fröté P., *Cent ans après,* Gallimard, 1998.

Gantheret F., De l'emprise à la pulsion d'emprise, *Nouvelle revue de psychanalyse,* 24, 1981, p. 103-116.

Green A., Narcissisme négatif, fonction désobjectalisante, *in* (Collectif) *La pulsion de mort, Op. cit..*

—, *Narcissisme de vie narcissisme de mort,* Minuit, 1983.
—, La pulsion dans les écrits terminaux de Freud, in *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin,* Bayard Éditions, 1994.
—, *Les chaînes d'Éros,* Odile Jacob, 1997.
Kernberg O., Object relations, Affects and Drives : Toward a New Synthesis, *Psychoanalytic Inquiry,* vol. 21, n° 5, 2001.
Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Seuil, 1973.
Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, 1967.
Laplanche J., *Vie et mort en psychanalyse,* Flammarion, 1970.
—, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse,* PUF, 1987.
—, *La sexualité humaine. Biologisme et biologie.* Éd. Synthélabo, « Les empêcheurs de penser en rond », 1993.
—, *Le primat de l'autre en psychanalyse,* Flammarion, 1997.
—, *Entre séduction et inspiration : l'homme,* Paris, PUF, 1999.
—, Pulsion et instinct, *Adolescence,* 18, 2, 2000, p. 649-668.
Loewald H., On motivation and instinct theory, *Papers on Psychoanalysis,* New Haven, Yale University Press, 1980.
M'Uzan M. de, *De l'art à la mort,* Gallimard, 1977.
—, *La bouche de l'inconscient,* Gallimard, 1994.
—, La séance analytique : une zone érogène ?, *Revue française de psychanalyse,*LXVII, 2, 2003.
Pontalis J.-B., *Fenêtres,* Gallimard, 2000.
Rolland J.-C., La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique, *Libres cahiers pour la psychanalyse,* n° 2, Automne 2000.
Scarfone D., *Jean Laplanche,* PUF, 1997.
Siep L., La systématique de l'esprit pratique chez Wolff, Kant, Fichte et Hegel, *Revue germanique internationale,* 18, 2002.
Widlöcher D., Quel usage faisons-nous du concept de pulsion ?, *in* Anzieu D. et coll., *La pulsion pour quoi faire ?, Op. cit.*
Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique,* PUF, 1997.